

Hubert Gillet.

Balzac d'après sa Corres-  
pondance avec M<sup>lle</sup> Françoise

*Pauley's*

Rec. de Pologne 1923, I, II.

INSTYTUT  
LITERACKICH I  
BIBLIOTEKA  
A mes amis de Pologne.  
10 Warszawa, ul. Nowy Świat 79  
Tel. 26-62-62

BALZAC D'APRÈS SA CORRESPONDANCE  
AVEC L'ÉTRANGÈRE.<sup>1</sup>

Hubert Gillot

Quelques centaines de lettres écrites au fil de la vie, mille pages, et plus, d'une impression serrée où s'inscrivent, semaine par semaine, voire jour par jour, dix-sept années, les plus fécondes du labeur „infernale” qui d'*Eugénie Grandet* aux *Parents pauvres*, devait produire une cinquantaine de chefs-d'oeuvre, tel est, en l'état présent<sup>2</sup> le dossier du „Roman d'amour” émouvant et tragique, qu'écrivit de son sang l'auteur de la *Comédie humaine*.

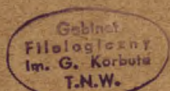
En ce dialogue passionné, dont les scrupules des survivants devaient faire-hélas!-un monologue, une physionomie s'évoque: portrait à la fois parlant et parlé, et plus encore que des évocations plastiques: tableaux de Boulanger, buste de David d'Angers qui inspiraient à leur modèle plus d'une réserve<sup>3</sup>, véridique et complet. Une lutte s'y raconte, obstinée et multiple, à la fois gigantesque et menue, vulgaire et grandiose dont l'enjeu s'appelle l'amour, la richesse, la gloire; roman vécu, certes, mais à égal degré „roman d'imagination”; avec les *Lettres intimes* de Berlioz et la *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, l'un des documents les plus révélateurs que possède l'histoire du romantisme.

1. Par M. Hubert Gillot, professeur à l'Université de Strasbourg.

2. *Lettres à l'Étrangère* I, 1833—1842 Paris, C. Lévy. 1899; II 1842—1844, Idem, 1906. A y ajouter les lettres publiées dans la *Correspondance de Balzac*, Paris, C. Lévy 2 vol 1876, et la *Nouvelle Série des Lettres à l'Étrangère*. . . *Revue des Deux-Mondes*. 15 déc. 1919; 15 janv. 15 mars, 15 avril 1920.

3. Voir sur les portraits de Balzac: Spoelberch de Lovenjoul: *Autour de Balzac* Paris, 1899, p. 219—234, et de très nombreux passages de la *Correspondance*.

13 049



On sait l'origine de cette liaison qui de la Comtesse Eveline Hańska, sa lectrice lointaine et son admiratrice, devait faire, dix-sept ans plus tard, madame de Balzac. Episode tout romanesque<sup>1</sup> et bien significatif déjà d'une époque, cette première rencontre des deux correspondants confiant — vérité ou légende? — aux échos du lac de Neuchatel les noms d'Eve et d'Honoré, comme naguère aux rives savoisiennes, le romantique poète du *Lac* le nom d'Elvire. Deux destinées se rejoignent et s'unissent „pour l'éternité“<sup>2</sup>, elle, la grande dame choyée par la fortune et mal satisfaite par la vie, imagination ardente, emprisonnée dans les devoirs moroses d'épouse d'un sexagénaire et de garde-malade d'un infirme, belle de toutes les séductions que peuvent ajouter à la race une beauté tout ensemble régulière et piquante, la culture supérieure d'un esprit enrichi par d'incessants voyages, la connaissance des principales langues d'Europe, de multiples lectures: toutes les distinctions naturelles et acquises qui confèrent à la noblesse polonaise sa haute originalité cosmopolite. Lui, romancier célèbre et déjà „homme européen“, l'auteur de tant d'oeuvres maîtresses, les *Scènes de la vie privée*, ou la *Peau de chagrin*, où les âmes „délicates“ et „tendres“ dont il ambitionnait tout particulièrement le suffrage, pouvaient deviner, comme l'avait fait avec son sûr „instinct d'âme“ l'Etrangère, les ardeurs d'une „imagination brûlante“ et la fougue d'un coeur jeune, dont l'amour n'avait pu, jusque là, contenter toutes les aspirations.

Entre la première lettre de l'Etrangère (28 février 1832) et la réponse de Balzac (janvier 1833) une année s'écoule. Année fatidique dans la vie de l'homme. Un épisode se clôt. Fin octobre 1832 Balzac quitte brusquement Genève, où adorateur naïf, aussi peu initié aux élégances authentiques du Faubourg-Saint-Germain que prémuni contre les artifices et le dédain d'une coquette, il s'était laissé entraîner à la suite d'une aristocrate de marque: la duchesse de Castries<sup>3</sup>. Un amour de douze

1. Voir la première lettre de Balzac.

2. Pour le détail de ce roman, voir De Lovenjoul: *Un Roman d'Amour*. Paris. 1899.

3. Voir Gabriel Ferry, *Balzac et ses amies*. Paris, 1888, p. 67—77.

années fait place à une tendre et fidèle amitié, que, seule, brisera la mort, trois années plus tard, le 17 Juillet 1836: amour de jeune homme pour une femme de vingt-deux ans plus âgée et mère de neuf enfants, à la fois maternelle et amante, conseillère et confidente, madame de Berny.<sup>1</sup>

Figure douloureuse et touchante, la plus attachante de toutes les héroïnes dont l'histoire amoureuse de Balzac éternise le souvenir, cette *Dilecta*, la „céleste créature” „dont Mme de Mortsauf est une pâle épreuve” écrira plus tard l'auteur du *Lys dans la Vallée*. Si, parmi toutes les femmes que „fascina” le génie du romancier: Mme Zulma Carraud, l'amie virile des bons et mauvais jours, la duchesse d'Abrantès ou l'énigmatique „Marie” sans parler des „Anonymes” dont le roman éphémère reste à tout jamais enseveli dans l'oubli, Laure de Berny occupe la première place, n'est-ce point parce que „passionné” et „timide à l'excès” le „Divin Chérubin” trouva en cette femme éprouvée par une douloureuse expérience, l'âme ingénieuse dont la „maternité créatrice” devait couvrir, élever, façonner à une empreinte définitive la jeune personnalité qui, parmi les incertitudes des premiers essais et le morne ennui du milieu familial, cherche, alors, impérieusement sa voie?

Le voici „préformé” dans l'amant de Mme de Berny, le fiancé mystique de l'Étrangère et le „portrait d'âme” qu'évoquent ses quelques lettres de la vingtième année, accuse, définitifs et fixés déjà en une première „épreuve”, les traits qu'avec d'insignifiantes retouches, les *Lettres à l'Étrangère* reproduiront, agrandis et développés, en un portrait d'ensemble si riche de nuances et si suggestif que pour comprendre l'oeuvre et en renouveler l'étude, il n'est meilleure introduction que cette double correspondance, où, en deux „états” successifs, s'inscrivent les aspects divers de la personnalité de l'homme.

\* \* \*

„Songez, Madame que loin de vous, il existe un être dont l'âme, parmi d'admirables privilèges, franchit les distances, suit

1. Voir Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire: *La jeunesse de Balzac, Balzac et Mme de Berny*. Nouvelle édition. Paris, 1921 et Geneviève Ruxton: *La „Dilecta” de Balzac*.

dans les airs un chemin idéal et court avec ivresse vous entourer sans cesse, qui se plaît à assister à votre vie, à vos sentiments, qui tantôt vous plaint et tantôt vous souhaite, mais qui vous aime avec cette chaleur de sentiments et cette franchise d'amour qui n'a fleuri que dans le jeune âge, un être pour qui vous êtes plus qu'une amie, plus qu'une soeur, presque une mère, et même plus que tout cela, une espèce de divinité visible à laquelle il rapporte toutes ses actions. En effet si je rêve grandeur et gloire c'est pour en faire un marchepied qui me conduise à vous, et, si je commence une chose importante, c'est en votre nom. Vous m'êtes, sans le savoir, une véritable protectrice. Enfin, imaginez tout ce qu'il y a de tendre, d'affectueux, de gracieux, d'expansif dans le coeur humain et je crois l'avoir dans le mien, lorsque je pense à vous.<sup>1</sup>

A qui s'adressent ces lignes ? à l'Étrangère dont elles évoquent en termes caressants la physionomie idéale et lointaine ? Non point, mais à Mme de Berny. Un coeur „naïf” et „pur” plein de sentiments „généreux” s'y exprime, qui, d'un essor instinctif, s'élançait dans les voies „idéales”, et naturellement enclin à l'adoration, place très haut la femme et la conçoit comme une „divinité visible” à laquelle il rapporte toute sa vie. Dévot mystique, à cet être choisi il „soumet” „toute son âme”, sûr qu'elle ne peut que „gagner par le contact de la sienne”, et si, fort de sa devise: „Laure l'espère”, comme autrefois les Croisés de leur „Dieu le veut”, il se sent un „accroissement du désir de parvenir, s'il veut conquérir „grandeur et gloire”, c'est „pour faire en sorte” que le „culte” auquel elle consent soit „justifié”. Inspiratrice et révélatrice, la femme est le but dont a besoin son génie, pour que, dirigé, canalisé, spiritualisé,<sup>2</sup> il concentre ses énergies „excessives” et se réalise en son oeuvre.

Qu'importe si de cette „création” sublimée, dont toute son oeuvre ne sera qu'une éternelle réplique, son imagination fait

1. *Hanotaux* 161.

2. A noter déjà le caractère mystique de cet amour, soit dans ses lettres à lui, soit dans les lettres de Mme de Berny: „Quelque chose me repousse de la terre, une région plus noble semble m'attendre. N'entends-je pas mon âge. ... Je suis convaincu que notre lien a été tressé dans le ciel” Mme de Berny à Balzac. *Hanotaux*, 231, 241. L'influence du Rousseauisme est par ailleurs très sensible dans cette Correspondance.

volontairement les frais? N'est-il point déjà tout entier dans ces quelques lettres de la vingtième année, le prodigieux imaginaire dont une puissance de suggestion jamais déconcertée par les démentis de la vie fera, dix-sept ans durant, le héros d'une "illusion" bienfaisante transposant, selon les données d'un "thème" initial<sup>1</sup> tous les événements, menus et grands, dont les hasards constituent la trame de son existence insolite? „Quand j'ai dit: je vous aime, écrit Balzac à Mme de Berny en 1822, voilà ce que cela signifie. La première fois que je vous vis, mes sens furent émus et mon imagination s'alluma jusqu'au point de vous croire une perfection, je ne sais laquelle, mais enfin, imbu de cette idée, je fis abstraction de tout le reste et ne vis en vous que cette seule chose. Cette idée première a reçu depuis un développement immense. C'est-à-dire qu'autour de ce désir premier se sont groupés une foule d'autres désirs qui forment maintenant chez moi une masse, et cette passion ne voyant qu'un but, y rattache tout et justifie tout. Ainsi vos quarante-cinq ans n'existent pas pour moi, ou si je les aperçois un moment, je les regarde comme une preuve de la force de ma passion, puisqu'à votre compte ils devraient en rompre le charme. Que vous soyez bien ou mal, laide ou jolie, cela ne vous regarde pas. ... C'est moi qui suis le seul juge de votre beauté: *telle chose que vous dira votre miroir, mon imagination le démentira toujours*, tant que je vous aimerai, et lorsque devenue plus âgée, cet amour aura cessé, l'amitié qui lui succédera n'a point de visage et est toute incorporelle”.<sup>2</sup> Faut-il plus encore? Que la „divinité visible” à laquelle il adresse son „silencieux hommage”, „repousse cette adoration pure et désintéressée”, il n'importe. Il se contentera de „vivre de son sentiment lui-même”, et aura, du moins ainsi, „une chimère à caresser”. A elle seule son imagination est assez puissante pour suppléer à la réalité et quitte à ne poursuivre qu'une „chimère”, se créer à elle-même ses bien et ses maux”.<sup>3</sup>

Il convenait d'accorder quelque attention à ce premier épisode de la vie intérieure de Balzac, d'abord parce qu'il ajoute un

1. L'expression est de Balzac. Voir *Harotaux* 163.

2. *Idem*, 180.

3. *Idem*, 162.

chapitre significatif à l'histoire de la psychologie romantique, parce que, surtout, s'y révèlent les tendances foncières dont les *Lettres à l'Étrangère* présentent le suprême épanouissement. Aspiration naturelle au *sublime* — „Dans la vie comme dans l'au-delà, écrit Louis Lambert, les êtres doivent se montrer dignes de monter à une sphère supérieure“<sup>1</sup> — puissance „magique“ de l'imagination qui transpose la réalité au gré de son illusion, l'idéalise et la pare de toutes les séductions, et, à son défaut, se contente d'en caresser la „chimère;“ sensibilité impétueuse et „exagérée par suite de la pente de l'imagination“: „aimer, écrit Balzac à Mme de Berny, c'est l'exaltation de tout notre être, l'inspiration constante d'un poète, aimer c'est sentir vivement: c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs. Aimer, c'est l'exaltation de tout notre être“<sup>2</sup>.

Paraisse une „étoile“ nouvelle au ciel mystique où l'extase de Louis Lambert contemple „la vie des anges“, l'imagination de Balzac s'élevant d'un bond aux plus hauts échelons de l'échelle de Jacob concevra le roman d'amour le plus sublime, le poème mystique le plus lyrique qu'enfanta jamais l'auteur du *Lys dans la vallée* et de *Séraphita*.

\* \* \*

Dans l'atmosphère close et hantée de surnaturel, où s'élaborait, en un enfantement douloureux *Louis Lambert*, quel dut être l'effet de ces lettres toutes pénétrées d'au-delà qu'adressait, d'une contrée inconnue et lointaine, à l'écrivain, une main de femme mystérieuse?<sup>3</sup> Ne devait-il pas être saisi de certaines „concordances“, le mystique convaincu de la communication des âmes, qui parlant de son *alter ego* Louis Lambert, écrivait: „Pour lui, l'amour pur était la collision de deux natures angéliques. Aussi rien n'égalait-il l'ardeur avec laquelle il désirait rencontrer un ange-femme“? „*Un instinct d'âme*, lui écrivait-on, *me fait pressentir votre être*: je me le figure à ma manière,

1. „Je crois aux progrès de l'homme sur lui-même.“ *Avant-propos* de la *Comédie humaine*.

2. *Harotaux* 193.

3. Voir cette première lettre dans Lovenjoul: *Un Roman d'Amour*.

et je dirais: le *voilà*, si je vous voyais. En lisant vos ouvrages, mon coeur a tressailli; vous élevez la femme à sa juste dignité. *L'amour chez elle est une vertu céleste, une émanation divine*; j'admire en vous cette admirable sensibilité d'âme qui vous l'a fait deviner. Vos écrits m'ont pénétrée d'un sentiment d'enthousiasme profond. Vous êtes un météore lumineux qui doit donner le mouvement et la vie à un sens nouveau . . . J'ai que je voudrais être un ange de lumière et vous garantir de toute erreur: j'ai que le feu de votre intelligence m'anime. Jè ne peux ni le décrire ni le dépeindre comme vous en traits brûlants, mais mon être le respire et voudrait vous voir arriver sans tache au bout d'une carrière qui me présente *une émanation plus près de Dieu que des autres hommes*<sup>1</sup>.

Et comment n'eût-il pas été frappé de cette rencontre en un même sentiment de deux êtres dont l'âme „lumineuse“ aspire, d'une ardeur également inassouvie, à l'amour comme au seul bien capable de combler son immensité? „Je n'ai de force, d'énergie, de courage que pour ce qui me paraît s'allier au sentiment qui m'anime: l'amour . . . Nul n'a pu comprendre l'âme de feu qui embrasait tout mon être; vous me comprendrez, vous; vous sentirez, comme moi, que je devais aimer une fois, une seule fois et si je n'étais pas comprise, végéter et mourir. J'ai donné mon coeur, mon âme, et je suis seule. Ma vie aura été un rêve douloureux d'espérance trompée et, cependant, je ne voudrais pas perdre le souvenir d'un tel amour. C'est l'idée fantasmagorique du pouvoir éternel qui peut tout, enfante tout, croît tout, vivifie tout; c'est plus que je ne peux décrire, c'est rêver Dieu, le comprendre“<sup>2</sup>.

Ainsi, parmi les transports d'une âme qui „n'a de force, d'énergie, de courage, que pour ce qui lui paraît s'allier au sentiment qui l'anime: l'amour“, le rappel incessant d'une réalité divine, dont elle se plaît à retrouver l'„émanation“ en elle-même, comme en lui-même.<sup>3</sup> Et ne serait-on pas tenté de trouver comme un

1. *Lovenjoul*, p. 38.

2. *Idem*, 37.

3. Hypothèse d'autant plus plausible que Balzac, de son aveu même, travaillera à réfaire un *Louis Lambert* nouveau bien après le reçu des premières lettres de Mme Hańska. (cf. *Lettres*, 5 & 11)

écho du mysticisme de l'Étrangère en ces phrases du roman de *Louis Lambert*: „Aussitôt que Lambert aperçut Mlle de Villenoix. il devina l'ange sous cette femme“? Ou cette autre de l'amant mystique à Pauline: „Lorsque je vous rencontrai, j'eus le sentiment d'une nature angélique... tu es un ange-femme. Oui, laissez-moi penser que tu es une création d'une sphère plus élevée que celle où je vis“.<sup>1</sup>

L'Étrangère formule le thème sur lequel Balzac, comme hier l'amant de Mme de Berny, va „construire“ son rêve d'amour, „union des anges“ „fantasmagorie“ de pureté angélique et de virginité hors-nature, sublime et chimérique, très loin de l'humanité dont s'est affranchie Séraphita, tout proche des sphères célestes où habite l'esprit de Louis Lambert“. Votre génie me semble sublime, mais il faut qu'il devienne divin: la vérité seule doit vous y conduire: je vous vois d'âme et vous pressens de même, voilà mon seul talent. Il peut tout, il est colossal, sa source est divine, sa vérité sacrée. Je voudrais vous en entourer et que vous végussiez sans fautes, au milieu de toutes celles qui doivent environner votre personne, votre talent, votre génie... Une vérité éternelle m'anime, je le sens, elle m'enflamme: vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés, qui me font aimer pour vivre et vivre pour aimer: qui, avec un enthousiasme calme et résigné, me font envisager un avenir que je sens qui sera bonheur et joie pour l'homme s'il peut sentir cette vérité électrique qui me semble vérité éternelle et qui unissant la nature, l'amour, la vérité, doit révéler à l'homme son harmonieuse existence et lui dire „Voilà ce que tu es, voici ce que tu dois être“.<sup>2</sup>

„Correspondances impressionnantes, en vérité, et dont le mystère, comme, plus tard, l'envoi de *l'Imitation de Jésus-Christ*, au moment même où il travaillait, nuit et jour, à „dramatiser l'esprit de

1. Voir encore dans cette même lettre „Je crois pressentir votre âme avec toutes ses émanations célestes, qu'à votre insu vous laissez percer dans vos ouvrages. Vous sentez l'amour et le dépeignez avec une âme d'ange. Oh! si vous étudiez bien l'enthousiasme secret qui vous anime, vous devez arriver à créer des pages qui porteront une grande lumière sur le possible du bonheur réel de l'homme“. p. 36.

2. *Hanotaux*, 40.

ce livre",<sup>1</sup> devait suggestionner fortement l'imagination de l'auteur de *Louis Lambert*. Prédetermination des âmes, amour, émanation céleste qui, partie de Dieu ramène à Dieu quiconque s'est purifié, dématérialisé, „régénéré”, communication „électrique” des intelligences et des âmes, divination, pressentiments, seconde vue, puissance surnaturelle de l'amour qui, plus fort que tous les obstacles, rend le cerveau humain capable de cette „prévision presque surnaturelle” qui lui permet de tout comprendre des choses terrestres et d'entrevoir les choses célestes, n'est-ce point là, formulé avec un vague d'expression, un clair-obscur troublant, par une main mystérieuse, l'essentiel de ce mysticisme de l'amour<sup>2</sup> et de la volonté, dont les *Lettres à l'Etrangère* sont comme la mise en pratique journalière, et, si l'on peut dire, la démonstration par la vie?

Interprétée à la lumière de cette lettre du 7 novembre 1832, la réponse de Balzac éclaire d'un jour nouveau l'un des aspects essentiels d'un personnalité protéiforme et, semble-t-il, plus d'une fois contradictoire: le Balzac mystique, le disciple de Saint-Martin et de Swedenborg; elle donne le diapason de ce lyrisme „spiritualisé”, où tend et s'élève naturellement l'*homo duplex*, l'idéaliste dont se double l'auteur des *Contes Drôlatiques* et l'amant des „Anonymes”.

\* \* \*

„Malgré la défiance perpétuelle que quelques amis me donnent contre certaines lettres semblables à celles que j'ai eu l'honneur de recevoir de vous, écrit Balzac à l'Etrangère, en janvier 1833,<sup>3</sup> j'ai été vivement touché par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire.” Et l'auteur de *Louis Lambert* de prendre, d'emblée, son élan vers les lointains mystiques, vers la „contrée inconnue où elle habite, seule de sa race”. Je me suis plu à vous comprendre parmi les restes presque toujours malheureux d'un peuple dispersé, peuple semé rarement

1. *Lettres*, I. 11.

2. Voir le portrait physiognomique de Mme Hańska par Balzac: *Lettres* I. 406, et l'importance qu'il attache à son front et à son „divin profil”.

3. C'est la première des *Lettres à l'Etrangère*.

sur cette terre, exilé peut-être des cieux, mais dont chaque être a un langage et des sentimens qui lui sont particuliers, qui ne ressemblent point à ceux des autres hommes; ce sont des délicatesses, des recherches d'âme, des pudeurs de sentiment, des tendresses de coeur plus pures, plus suaves, plus douces que chez les créatures les meilleures. Il y a quelque chose de saint jusque dans leur exaltation et du calme dans l'ardeur. Ces *pauvres exilés* ont tous en eux dans la voix, dans le discours, dans les idées un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert de lien entre eux, malgré les distances, les lieux et les langages; un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard, est comme un ralliement auquel ils obéissent, et compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent dans leur souvenir ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent".<sup>1</sup>

En cette „salutation” mystique, on retrouve le „lorsque je vous rencontrai, j'eus le pressentiment d'une nature angélique” qu'adresse Louis Lambert à Pauline de Villenoix. Comme les amants de Blois, Balzac et l'Étrangère se reconnaissent „du même ciel”. „Si vous daignez excuser la folie d'un coeur jeune et d'une imagination toute vierge, je vous avouerai que vous avez été pour moi l'objet des plus doux rêves... Je vous ai donc revêtue de toutes ces idées et je vous ai tendu fraternellement le main de loin, sans fatuité comme sans coquetterie, mais avec une confiance presque domestique, avec conscience, et, si vous eussiez vu mon regard, vous y auriez reconnu tout à la fois la reconnaissance de l'amant et la religion du coeur: la tendresse pure qui lie le fils à la mère et le frère à la soeur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié”.<sup>2</sup>

\* \* \*

Au moment où s'établit une correspondance régulière entre l'Étrangère et le romancier parisien, Balzac a 34 ans. Derrière

1. Lettres. I. 2.

2. *Idem.* 2.

lui, un „désastre”: août 1828, faillite et liquidation onéreuse de l'imprimerie du Marais-Saint-Germain.<sup>1</sup> 1832, faillite du grand amour qui avait rempli les dix années de sa jeunesse. Automne 1832, rupture avec Mme de Castries. Déboires, blessures d'amour-propre, destinée „incomplète” et „manquée”, tel est le triste bilan de la jeunesse de Balzac.

„Puisque toutes mes passions, toutes mes croyances sont trompées, puisque mes rêves se dissipent, il faut bien *me créer*<sup>2</sup> des passions et j'ai pris celle de l'art. Je vis dans mes études. Je pèse mes phrases et mes mots comme un avaro ses pièces d'or. Que d'amour je perds ainsi! Que de bonheur jeté aux vents! Ma jeunesse si laborieuse, mes longues études, n'auront pas la seule récompense que je voulusse. Depuis que j'ai respiré, et sachant ce qu'était un souffle pur, échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune et jolie femme, et tout m'a fui! Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir! Alors, comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt? Mais vous ne concevez guère ces plaintes, vous jeune, vous solitaire. Il faut encore que je garde ces lamentations au fond de mon coeur”<sup>3</sup>. „Quand on a fait un thème pour sa vie, il est cruel de le reconnaître impossible à suivre” avait écrit, par une intuition étrange de l'avenir, Balzac à Mme de Berny, à l'aube de sa jeunesse, en 1822. „Quand, égaré par l'imagination, on l'a construit brillant et plein de charme, on peut se trouver désespéré. Quand il est impossible d'en suivre un autre, la vie n'est plus rien”<sup>4</sup>. „Depuis que j'ai eu des idées et des sentiments, écrivait-il à Mme Hańska, onze ans plus tard, j'ai été tout entier à l'amour et la première personne que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un coeur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis son fatal: *mais*. Mais elle avait 22 ans de plus que moi, en sorte que si l'idéal était dépassé moralement, le matériel, qui est beaucoup, posait des bornes infranchissables. Cette passion sans limites que j'ai

1. Voir pour le détail de cette faillite, *Hanotaux*.

2. Souligné par Balzac.

3. *Lettres*. I. 8.

4. *Hanotaux*. 163.

dans l'âme, n'a donc pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout"<sup>1</sup>.

Jeune — il la devine telle du moins — elle aussi „assoiffée d'amour" partagé, la voici enfin, la femme dont la vision avait hanté sa jeunesse. *Mais*, car la nature „diabolique" cette fois encore à mis son fatal: *mais*, „étrangère", elle sera pour lui toute sa vie et ses yeux ne la connaîtront jamais.<sup>2</sup> „Il faut vous dire adieu! Cette lettre sera un mois peut-être en route, vous la tiendrez en vos mains et je ne vous verrai peut-être jamais, vous que je caresse comme une illusion, qui êtes dans tous mes rêves comme une espérance et qui avez si gracieusement donné un corps à mes rêveries. Vous ne savez pas ce que c'est que de peupler la solitude d'un poète d'une figure douce, dont les formes son attrayantes par le vague même que leur prête l'indéfini. Un coeur ardent et seul se prend si vivement à une chimère quand elle est réelle"<sup>3</sup>.

„Forçat, vous le serez toujours, lui prédisait à la même époque, la femme d'admirable bon sens qu'était Mme Zulma Carraud, votre vie décuple se consumera à désirer, et votre sort est de tantaliser pendant toute sa durée".<sup>4</sup> La „chimère" entrevue et embrassée de toutes les ardeurs d'un „coeur méconnu et plein de tendresse repoussée", le „supplice de Tantale", le martyr de l'imagination commence. „Si vous saviez, écrit Balzac à l'Étrangère, avec quelle force une âme solitaire et dont personne ne veut, s'élançait vers une affection vraie! Je vous aime inconnue, et cette bizarre chose n'est que l'effet naturel d'une vie toujours vide et malheureuse, que je n'ai remplie que par les idées et dont j'ai diminué l'infortune par des plaisirs chimériques. Si cette aventure devait arriver à quelqu'un, c'était à moi. Je suis comme un prisonnier qui, du fond de son cachot, entend au loin une délicieuse voix de femme. Il porte toute son âme dans les fragiles et puissantes perceptions de cette voix et après ses longues heures de rêverie, d'espérance, après les

1. *Lettres*. I. 501.

2. „Pour vous, je suis l'Étrangère, et le serai toute ma vie; vous ne me connaîtrez jamais". *Lovenjoul*. 30.

3. *Lettres*. I. 9.

4. Lettre du 13 février 1833. *Revue de Paris*. 15 février 1921. page 641.

voyages de son imagination, la femme belle, jeune, le tuerait, tant le bonheur serait complet.<sup>1</sup> *Vous traiterez cela de folies. Cela est la vérité et bien au dessous de la vérité, parce que le coeur, l'imagination, le romanesque des passions dont mes ouvrages donnent l'idée, sont bien loin du coeur, de l'imagination et du romanesque de l'homme. Et je puis dire cela sans fatuité, parce que toutes ces qualités sont pour moi des malheurs. Après tout, personne ne s'attache avec plus d'amour à la poésie de ce sentiment à la fois chimérique et vrai. C'est une sorte de religion plus haute que la terre, mois élevée que le ciel. J'aime à tourner souvent, le jour, mes regards vers des cieux inconnus, dans un pays inconnu, pour y puiser une force nouvelle, en pensant que là il y a des récompenses certaines pour moi quand je fais bien".*<sup>2</sup>

\*  
\* \* \*

Elégances et distinctions aristocratiques, prestige d'un double blason: l'écusson des Hańscy allié aux armes des Rzewuscy, les plus vieilles de Pologne: tout ce qui avait attiré Balzac dans le sillage de la duchesse de Castries, voilà déjà, sans doute, de quoi attacher un homme „nouveau“ en qui résonnait si volontiers la „corde héraldique“ et, on le sait de reste, naïvement, incurablement entaché de snobisme nobiliaire.<sup>3</sup> Des „richesses colossales“<sup>4</sup> „tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme“. et, surpassant infiniment tout cela, „un chef d'oeuvre de beauté“, „les plus beaux cheveux noirs du monde“, „la peau suave et délicieusement fine des brunes“, „une petite main d'amour“, „un oeil traînant qui, lorsqu'il se met ensemble,

1. „Oh! malheureuse! si elle pouvait un instant concevoir toute la poésie, tout l'infini d'un pareil amour, elle volerait dans mes bras, dût-elle mourir de mon embrassement“. Berlioz. *Lettres intimes*, p. 62.

2. *Lettres*. I. 13.

3. Voir sur les *Origines de Balzac*, les conclusions les plus récentes de Louis Lumet. *Revue de Paris*: 15 février 1923.

4. Comme la suite le démontrera, si vitale que fût pour lui la question d'argent, Balzac se montra d'un parfait désintéressement et tout ce qui concernait la fortune de Mme Hańska, au moment où il l'épousa.

devient d'une splendeur voluptueuse<sup>1</sup> tout l'éclat, tout l'épanouissement de la „femme de trente ans“, ne nous étonnons point si de cette première entrevue à Neuchatel, qui devait donner corps et réalité à son rêve, Balzac revint „heureux, très heureux“ et, comme il l'écrivait à sa soeur „enivré d'amour“.

Le réalisme confirmait les intuitions de l'imagination et justifiait les divinations du coeur. Qu'importe si, au cours des années, „l'idole“ trahira son humaine nature! „Grande dame“, „créole indolente peu faite pour les sublimes déterminations quelles qu'elles soient“, constate aux heures de dépression l'analyste, „violente et emportée“ parfois et capable, dans ses grandes colères, „de casser les choses sans savoir si elles peuvent se raccommo-der“ ne peut s'empêcher de noter „l'observateur“. „Prédominance de la froide raison“, en dépit du „divin profil“, n'était la bouche dont le sourire corrige „quelques légers symptômes de fureur cruelle“ et vient à propos rétablir „la balance exacte“ entre le coeur et le cerveau et rendre à la physionomie „sa bonté, sa douceur et sa noblesse“ raisonne „de sang-froid“ le disciple de Lavater. Mais entre les „violences“ du premier mouvement et les repentirs du coeur, des semaines, des mois de silence s'écoulent, steppes glacées que l'imagination de Balzac peuple des pires alarmes et d'appréhensions le plus souvent injustifiées.

Aux „exaltations“ succèdent ainsi des chutes profondes, à l'abandon de tout l'être en l'„*una fides*“, en la quiétude des sentiments „éternels“, des luttes obscures contre des hostilités imaginaires ou réelles, mille et un menus drames intérieurs dont sort brisé le „loueur“ habitué par ailleurs aux assauts du destin et trempé, par une guerrilla incessante contre les difficultés financières, aux plus mâles épreuves. Hostilité du „petit monde“ qui gravite autour de l'Etrangère, une certaine tante par exemple, très étroite d'idées, et, semble-t-il, affreusement bigote, qui

1. Voir cette curieuse lettre dans Lovenjoul: *Un Roman d'Amour*. 79 & s. Balzac insiste sur l'horreur qu'il professe, instinctivement, des amours „vulgaires“.

2. „Je vis dans l'explosion“. *Lettres* I. 42. Il y a en Balzac un rêveur qui savoure la rêverie, pleure en entendant les symphonies de Beethoven, contemple le ciel en pensant à celle qu'il aime: un Balzac apparenté à Stendhal.

juge l'artiste „sans le connaître” et „sur les discours des niais” et „sous-entend” toutes les abominations dans „le mot Paris”<sup>1</sup>. Calomnies les „plus lâches et les plus absurdes” qui, à Saint Pétersbourg comme à Paris, rôdent autour du grand homme et ne trouvent auprès de l'impressionnable et lointaine correspondante que trop d'écho<sup>2</sup>. N'en viendra-t-elle pas, un jour, à douter „de la plus tenace, la plus constante, et la plus vive affection qui fut jamais” et à lui rendre sa parole „avec une glaciale tranquillité” au bout de neuf années? Jalousies, parfois „sauvages” à propos du passé, de „ses premières erreurs”, de Mme de Berny, par exemple, dont il s'acharne à défendre la mémoire;<sup>3</sup> à propos de ses „belles admiratrices” dont il lui raconte, il est vrai, les hommages avec une vantardise naïve. Reproches injustifiés, — certes! — au sujet de sa „négligence” qu'elle attribue à des „causes juponiques”, et accusation de „don juanisme”. Et puis, encore, jugements désobligeants sur son caractère et ses „mœurs”, insinuations sur ses intentions et sa „violente recherche de la fortune”, „sentiments blessants” et „phrases qui lui percent le coeur”, „exigences fantasques” et „coups d'épingles à propos de niaiseries”, reproches fréquents au sujet de ses „sorties dans Paris”, de ses rares soirées consacrées au théâtre et d'un „malheureux dîner” voire de son défaut d'attachement et de cohésion, de „son peu de suite dans le travail” et, ironie suprême, de son „oisiveté”; tout un „système” arrêté de le voir autre qu'il n'est: „pour le plaisir de le censurer”. Railleries, qu'il accueille avec indulgence, sur ses „effusions naïves”, „dignes d'un enfant de quinze ans, sur „ses explosions sentimentales à heure fixe”, sa „façon d'aimer comme un imbécile, comme un lycéen, comme un niais”, propos dédaigneux à l'adresse du „commis-voyageur” et de „l'homme de lettres qui fait des livres et vit de leur produit”.

La part faite aux dédains de l'aristocrate qui ne peuvent s'empêcher de percer parfois, nul doute que l'„analyste” comme

1. Voir en particulier. *Lettres* I. 334.

2. Par exemple accusation d'ivrognerie.

3. Voir, par exemple, l'admirable hommage de reconnaissance qu'il adresse à sa mémoire. *Lettres* I. 418.

aimait à l'appeler Balzac, n'ait discerné avec clairvoyance, la tare incurable qui grève le labeur et l'existence de Balzac. Non point cette passion du jeu, qui ne fut pour Balzac qu'une curiosité passagère, mais sa manie des spéculations, ses calculs qui dénotent trop souvent „une pauvre tête financière“, ses dépenses de luxe exagérées et ses folies „en Briquabraquie“. Comment en dépit de ce „manque de prévision“ de cette inaptitude à gérer ses biens qu'il lui reproche parfois, en vouloir à Mme Hańska des hésitations qu'elle éprouva dix ans durant, à partager la vie d'un homme, dont les lettres ne relatent que dettes, détresse financière irrémédiable et incertitude du lendemain?

Que Balzac, à son tour, ait vu surgir entre elle et lui des divergences d'idées trop graves pour ne point compromettre cette communion complète des esprits et des âmes, dont il poursuivait la chimère, voilà qui ressort nettement des *non possumus* énergiques qu'il oppose aux „homélies“ et aux „sermons“ „de la belle prêchese“. Il avait fait son bien de *l'Imitation de Jésus-Christ* et transporté dans son *Médecin de campagne* „l'esprit évangélique“ du livre mystique que lui avait adressé l'Etrangère, comme pour placer sous ce pieux patronage leur amitié future. Par la suite, il devait bien souvent s'alarmer de la „couleur tannée“ et „ascétique“, du „ton religieux“ de certaines de ses lettres et la mettre en garde contre „l'envahissement des idées mystiques“ mystiques catholiques, s'entend, „l'idée de couvent“ entre autres, qui semble avoir obsédé l'Etrangère après la mort de Monsieur Hański: „Nous ne sommes pas trop d'accord, lui écrivait-il, par exemple sur la question religieuse, mais je serais au désespoir que vous prissiez mes idées; j'aime mieux vous voir les vôtres, et je ne ferais jamais rien, même croyant avoir raison, pour les détruire. Seulement, vous sachant belle et bonne catholique, je préfère les pages dont vous me frustrez à celles où vous me prêchez le catholicisme“. <sup>1</sup> Et, une autre fois: „Hélas, moi je ne mets rien en doute de vous et je me révolte contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un abominable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai la nature dévote en horreur. Ce n'est pas la pitié qui m'effraie, mais la dévotion.

1. *Lettres*. I. 417.

S'envoler par là, dans le sein de Dieu, d'accord, mais autant j'admire les élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me dessèchent: la chicane n'est pas la justice".<sup>1</sup>

„Point de confession. point de Jésuites“, mais s'il abhorre la religion bornée et formaliste du „petit monde“ de Wierzchownia, Balzac n'en pratique pas moins à sa façon, ça et là, „les élans sublimes“. Mais qu'il entre à Saint Germain-des-Prés et y dise une prière, à l'autel de la Vierge, pour Mme Hańska, ou qu'il s'en aille chercher du buis béni à l'église le jour des Rameaux, ou qu'il porte religieusement une médaille bénite que lui a donné sa mère, il n'en fait pas moins, dans sa correspondance figure de catholique un peu suspect. Il croit en Dieu<sup>2</sup> et „en la Providence qui ne l'a jamais oublié“. Il exalte publiquement et défend le catholicisme dans ses écrits, et se fait une coquetterie de ses bonnes relations avec l'Archevêché. Il traite de haut Luther et Calvin „ces fougueux intolérants“ et fait précéder son *Martyr calviniste* d'une préface où se trouve une défense complète de la Religion de Rome „dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore“, mais du point de vue politique“, a-t-il soin d'ajouter aussitôt. Poétique et littéraire — „Je conçois, écrit-il, le juillet 1837, le catholicisme comme poésie et je prépare un ouvrage où deux amants sont conduits vers la vie religieuse“, et il s'avoue „singulièrement ému“ par un hymne qui lui arrive de la chapelle des Carmélites voisine — son catholicisme, est, avant tout, une attitude politique. „Je réponds à une question grave de votre lettre. Politiquement, je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et je ne dévierai jamais. *Devant Dieu*, je suis de la religion de Saint Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon coeur. On saura dans quelque temps combien l'oeuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique“<sup>3</sup>.

Rome ne s'y trompera pas, qui désapprouvera sévèrement *Séraphita* et *Louis Lambert* „Croyez-moi, déclare Balzac dans

1. *Lettres*. I. 505. Voir la lettre très catégorique du 30 sept. 1836 où il la met en garde contre les mystiques.

2. *Lettres*. I. 93.

3. *Lettres*. I.

sa lettre du 31 mai 1837, il y a dans les idées religieuses une certaine mesure au delà de laquelle tout est vicieux. Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis point orthodoxe et ne crois point à l'Eglise romaine. Je trouve que s'il y a quelque plan digne du sien, ce sont les transformations humaines faisant marcher l'être vers des zones inconnues. C'est la loi des créations qui nous sont inférieures: ce doit être la loi des créations supérieures. Le *swedenborgisme*, qui n'est qu'une répétition dans le sens chrétien d'anciennes idées est ma religion avec l'augmentation que j'y fais de l'incompréhensibilité de Dieu. Cela dit, et je vous le dis parce que je vous sais si catholique romaine que rien ne peut influencer sur votre esprit, je dois donc voir plus clairement que vous ne le voyez, ce que cache votre détachement des choses d'ici-bas et le déplorer s'il repose sur des idées fausses".<sup>1</sup>

De là, une lutte, parfois vive, entre le croyant équivoque et la réplique ironique qu'il adresse aux „éternelles recommandations" de sa „grave et sérieuse abbesse", déclarant à sa „très chère soeur Massillon" qu'il „n'est ni converti ni à convertir". Ces discordances furent-elles pour quelque chose dans les atermoiements qu'elle opposa, neuf ans durant, aux instances de Balzac, pressé d'associer définitivement à sa vie la veuve du comte Hański? Peut-être, et l'ennemi le moins acharné du romancier, cette fois encore, ne semble pas avoir été la trop fameuse tante „le cent de clous" comme l'appelait sa nièce, qui, entre autres griefs, lui reprochait d'avoir „fait aussi mauvais usage de ses talents".

Mais ce sont là nuages légers, rappels inévitables et revanche de l'humaine réalité. „Rien, aucun événement dans les choses, écrira Balzac à Mme Hańska en 1844, aucune femme, tant belle soit elle, ne peut *muer* ce qui *est* depuis onze ans, parce que j'aime votre âme autant que votre personne. Savez-

1. *Lettres*. I. 403. Voir aussi. I. 336, son interprétation de *Séraphita*. Il y qualifie la religion mystique de Saint Jean de „logique". „Elle sera celle des êtres supérieurs. Celle de Rome sera celle de la foule". „*Le chemin pour aller à Dieu* est une religion bien plus élevée que celle de Bossuet; c'est la religion de Sainte Thérèse, de Swedenborg, de Jacob Boehm et de M. Saint-Martin".

vous ce qu'il y a de durable? La *sorcellerie à froid*. Eh bien: tout de vous a passé par les examens les plus raisonnés, par les comparaisons les plus étendues, et tout vous est plus que favorable. La raison justifie le perpétuel entraînement du coeur. Il n'est pas un seul de *nos* souvenirs qui ne soit plus puissant sur moi que tout le poème B. Vous, chère Line, vous êtes *l'adorable enfance* que je n'ai pas eue; vous êtes ma *vengeance* de tout ce que les dédains (de Mme de Castries) m'ont fait souffrir... Mais vous êtes, surtout et par dessus tout, cette introuvable femelle d'âme et de corps, puis la sainte et noble et dévouée créature, à qui l'on confie toute sa vie et son bonheur et son lustre (sa gloire) avec la plus ample certitude. Vous êtes le phare, l'étoile heureuse, et la *sicura ricchezza, senza brama* surtout... Outre ces beaux raisonnements, chère, il y a un fait, une *animation de sentiment* encore au dessus de cela; il y a l'inexplicable, l'intangible, l'indivisible flamme que Dieu a donnée à certaines créatures, et qui nous embrase, car je vous aime comme on aime Dieu, comme on aime le bonheur".<sup>1</sup>

A lire ces lignes, on songe à cette autre „Ensorcelée”, Jeanne le Hardouey, victime, elle aussi de la fascination qu'exerça sur elle le regard mystérieux et enflammé de l'abbé de la Croix-Jugan? Trop nombreux sont, dans les *Lettres à l'Etrangère*, les symptômes qui accusent *l'ensorcellement* d'une passion dominante pour qu'il soit possible d'en faire ici le relevé complet: battements de coeur „violents comme ceux d'un lézard pris”, dans l'attente ou au reçu d'une lettre; arrêt de la circulation, rigidité, nous dirions aujourd'hui catalepsie, crises de larmes, fièvre nerveuse de plusieurs jours à l'annonce dans la *Gazette de Posen*, de la mort d'une comtesse Kicka, née comtesse Kroznowska, en Volhynie, que Balzac croit pouvoir être Mme Hańska. Plus encore: symptômes moraux: „absorption<sup>2</sup>” de l'être pensant par l'idée fixe, obsession du souvenir, hantise de certaines images, tous les signes qui annoncent l'envoûtement de l'esprit et de la volonté par l'action tyrannique d'une passion „excessive”, dont l'auteur du *Père Goriot*, d'*Eugénie Grandet* et de *La Recherche de l'Absolu*

1. *Lettres*. I. 313.

2. Le mot est de Balzac. *Corresp.* II. 224.

devait peindre d'autant mieux les „ravages” qu'il en avait éprouvé plus complètement sur lui-même le despotique empire.

Aux désirs de bonheur „éffrénés” de Balzac, la „nature diabolique” opposait un *mais* plus inexorable encore. Huit années devaient s'écouler avant que Balzac pût espérer réaliser sa devise et unir pour la vie sa destinée à celle de Mme Hańska. Et voici, dès la première heure, commencer pour l'adorateur de l'Etrangère une vie toute d'impatience et d'attente, d'angoisse et de fièvre, et, l'imagination, cette fois encore, décuplant les désirs, toute sa volonté s'élançant à la poursuite d'un mirage toujours fuyant, sorte de course à la mort, sinistre et haletante: tel ce „coureur mourant au but” dont il évoque la vision dans une lettre, c'est à un moribond, c'est au fantôme de Balzac qu'il sera donné, dix-sept ans plus tard, d'êtreindre la réalité de son rêve. Qu'on en juge par quelques dates: 25 septembre-1 octobre 1833, première entrevue, premier séjour à Neuchatel. Fin décembre 1833-8 février 1834, séjour à Genève et promesse de mariage... pour le jour où la mort du Comte aura rendu sa liberté à Mme Hańska. Novembre 1835, courte entrevue à Vienne. 10 novembre 1841, mort de M. Hański. 1 juillet-28 septembre 1843, huit ans plus tard seulement, rencontre à Saint-Pétersbourg. Deux ans après, courtes entrevues à Dresde et à Bade. Novembre de la même année voyage en Italie. Mai 1846, séjour à Rome; en août voyage de deux semaines à Wiesbade, et, en septembre, à Bade. Janvier-avril 1847, séjour à Wierzchownia où Balzac reviendra, fin septembre, assez malade déjà pour être obligé de prolonger son absence de Paris pendant près de deux années. 14 mars 1850, mariage à Berdyczew et retour à Paris fin mai 1850. Trois mois après, 20 août 1850, mort de Balzac.

Entre ces quelques relais sur une route lointaine, dont le terme se dérobe sans cesse, toute la vie suspendue à une lettre qui se fait attendre démesurément — en ce commerce épistolaire et sentimental on a l'impression que Balzac fut celui qui donna et prodigua sans compter — à des projets de rencontre qui n'aboutissent que péniblement, après mille reculs et atermoiements, à une promesse de mariage dont des empêchements d'ordre divers, volontaires et subis, reculèrent, neuf ans durant, l'échéance. Parmi ces incertitudes, ces angoisses et ces doutes,

la hantise constante de la jeunesse qui fuit, un corps à corps dramatique avec cet ennemi, inexorable comme le porte-sablier des légendes: le Temps.

1833: „Plus je vais, plus je me révolte contre le sort. A trente-quatre ans, après avoir constamment travaillé 14 et 15 heures par jour, j'ai déjà quelques cheveux blancs! et blanchir, déjà, sans avoir été aimé par une jeune et jolie femme, cela est triste. Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres et de le désirer complet, sans le rencontrer<sup>1</sup>.

13 juillet 1834: „A bientôt donc. Oh! quel mot! Trois ou quatre jours de bonheur font supporter mieux des mois d'absence. Oh! mon trésor, quel abîme pour moi que ta tendresse. Tu es le principe de ce courage effrayant. Aimeras-tu mes cheveux blancs? Ils s'étonnent tous que l'on puisse produire ce que je produis et disent que je mourrai. Non, trois jours près de toi, c'est reprendre de la vie pour mille ans<sup>2</sup>.

20 janvier 1842, au lendemain de la mort de Monsieur Hański. „Il se passe en moi le plus singulier phénomène d'esprit. Depuis que j'ai reçu votre lettre mon intelligence sommeille, tandis que mon coeur existe par toutes ses fibres et que je vis de la vie que j'aurai dans un an (quand il sera marié) par avance. Une puissance mystérieuse me jette malgré moi dans le bonheur. On s'empare si avidement de ce qu'on a, pendant des années, désiré! . . . Je marche accompagné d'une personne; je parle à une voix qui me répond et que j'écoute; je vis sous un ciel clément et pur; je me vois, je me crois heureux, hors des griffes du malheur; je me sens aimé, je me sens aimant; rien de mes plus puissants intérêts ne m'intéresse; je ne songe plus qu'à une seule chose, à ce bonheur souhaité depuis bientôt dix ans—l'étoile de mes ténèbres, le jour qui m'éclairait pendant cette longue lutte, les émotions d'une première représentation, je n'y songe pas! Que ma pièce<sup>3</sup> tombe, cela ne me fait rien. Je suis dans un autre monde, je vis dans un autre coeur que le mien; je ne suis plus à Paris, je suis en route<sup>4</sup>.

1. *Lettres*. I. Balzac avait la hantise des cheveux blancs et de l'embonpoint croissant.

2. *Id.* 176.

3. *Quinola*, qui fut représenté cette même année.

4. *Lettres*. II. 7.

Espoir chimérique! nouveau *mais* du destin „diabolique“! Au lieu d'une promesse d'union prochaine, une menace de rupture.

Février 1842: „Je reçois à l'instant votre seconde lettre et je suis encore sous le coup de l'abattement qu'elle a produit en moi. Oh! comme vous avez eu bientôt fait le procès à la plus tendre, la plus constante et la plus vivace affection qui fut jamais sans l'entendre. Avec quelle glaciale tranquillité vous lui dites: „vous êtes libre“. Cela dit dans les circonstances actuelles, à celui qui n'a jamais imaginé qu'il le fût depuis neuf ans, qui aimait sans espoir, et qui préférerait le bonheur en cheveux blancs de Sismondi<sup>1</sup> à toutes les splendeurs. Non! tenez, je n'aurais jamais inventé ce désastre. Vous vous servez de votre fille contre moi. Voici trois ans que je travaille nuit et jour pour arriver à ce résultat (le paiement intégral de ses dettes) qui me donne la liberté de ma pensée et de ma personne. Voici sept années que je ne puis pas avoir devant moi l'argent du mois pendant lequel je fais la pièce de théâtre qui aurait pu me sauver. Ma vie laborieuse, j'ai beau vous la raconter, vous n'y croyez pas! Voici sept ans que plus particulièrement je lutte contre la tempête, en tenant un mât auquel j'étais accroché désespérément, et il vous plaît de me briser cet appui, froidement“.<sup>2</sup>

Et Balzac d'évoquer mélancoliquement les rêves de bonheur entre lesquels s'était partagée, jusque là, son imagination: vie simple et solitaire aux Jardies avec cent louis de rente, sans ambition vulgaire, „mais en remuant le monde des idées“: „la vie de Luther, de Calvin, de Spinoza, de Descartes, de Malebranche, de Kant, de J. J. Rousseau, rêve de vie modeste et calme, au loin, dans la province, en Touraine, avec une femme aimante et des enfants; rêve de vie brillante „l'existence princière de M. de Talleyrand“ et pour *elle*, „cette quasi-royauté sur tout Paris“<sup>3</sup>.

1. Le bonheur du couple Sismondi que Balzac et Mme Hańska avaient connu à Genève était demeuré dans l'esprit du romancier l'idéal de la félicité conjugale.

2. *Lettres*, II. 13. Mme Hańska avait, semble-t-il, reproché à Balzac d'avoir fait en cachette un voyage en Italie. Elle invoquait son intention de ne pas se marier pour se consacrer entièrement au bonheur de sa fille. A d'autres moments elle lui écrivait vouloir entrer dans un couvent.

3. „S'il fallait renoncer à cela (à épouser Mme Hańska), je préférerais la vie monastique de Kant, de Calvin, de J. J. Rousseau et satisfaire

„Ainsi, mon thème est fait en cas d'un désastre complet dans les régions inconnues à tous de mon coeur. Il y a longtemps que: *ou tout ou rien* est ma devise. Vous voyez que vous ne soupçonnez pas l'étendue de mes sentiments. Le désintéressement, le dévouement, la foi, la constance, sont les grands angles de mon caractère, et, entre ces pierres angulaires il n'y a que la tendresse et la bonté les plus absolues. Sous le vent glacé du dédain et de la raillerie, tout se referme et je ne laisse paraître que l'écorce du Français.

Donc après cette lettre cruelle j'attendrai. Vous m'y avez fait de bien profondes et de bien cruelles blessures: elles atteignent sept années pendant lesquelles vous avez été la Vierge intronisée au dessus du foyer, et que le pauvre regarde à toute heure, dans ses petits bonheurs et dans ses angoisses. J'ai le coeur déchiré parce que je croyais à une tendresse absolue omme est la mienne. J'ai le coeur déchiré parce que ces dix ans de travaux m'ont fait dévorer vingt ans de jeunesse et que, dans deux ans, je ne sais ce qui adviendra de moi. Je ne voudrais pas—oh! non—vous voir recommencer la vie avec un vieillard et vous ne savez pas tout ce que votre lettre a tué en moi de jeunesse, en m'arrachant cette foi, cet arbre autour duquel j'avais passé le bras”.<sup>1</sup>

Entre ce „désastre” et l'union finale, dix années s'écouleront encore, dix années de lutte plus féroce que jamais pour asseoir cette vie „digne de lui” et digne d'elle qui, espérait-il, enlèverait à Mme Hańska tout prétexte plausible d'atermoiement. Dix années hantées par le spectre du *too late*, dont le motif revient, inexorable, à toutes les pages de ce long lamento: „Je ne vous parle pas de mon désir de vous voir; c'est des choses dont il ne faut même point parler. Je m'ordonne à moi-même de n'y point

le mouvement vital du cerveau, comme je le fais, mais en le portant dans la sphère élevée des intérêts généraux de l'humanité”. *Lettres*. II. 20. Il annonce, ailleurs, son intention de chercher l'oubli dans le haschich, dont il avait fait une essai qu'il raconte à Mme Hańska. *Lettres*. II.

1. *Lettres*. II. 13. Dans cette même lettre, Balzac en réponse à l'aversion que Mme Hańska semblait professer pour Paris, lui propose de se faire Russe, d'aller solliciter du tsar le consentement à leur mariage, et de s'établir à Péterbourg où il fera „une littérature et un théâtre” et d'où „il jugera les oeuvres de l'Europe”.

songer. Il y a quelque chose de plus terrible que cette nostalgie du coeur dont vous parlez, c'est ce „prurit” (passez-moi l'expression) qui agace à la fois le coeur, le sang, le cerveau, l'âme et les pieds et qui comprend amour, curiosité, besoin, faim, soif, désir, plaisir, tous les ressorts de la vie de l'âme et de la vie du corps. Enfin je ne sais pas si les dix certaines années de jeunesse qui nous restent suffiront à étancher cette aspiration altérée”.<sup>1</sup>

\* \* \*

„Je prévois pour moi la plus sinistre destinée, avait écrit Balzac; ce sera de mourir la veille du jour où tout ce que je désire m'arrivera”.

„J'ai remis jusqu'à aujourd'hui pour répondre à votre bonne et adorable lettre, mandait-il à Mme Zulma Carraud, le surlendemain de son mariage, car nous sommes de si vieux amis que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénouement heureux de ce grand et beau drame de coeur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me réservait pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. Je n'ai eu ni jeunesse heureuse ni printemps fleuri; j'aurai le plus brillant été, le plus doux des automnes. Peut-être, à ce point de vue, mon bienheureux mariage vous apparaîtra-t-il comme une consolation personnelle en vous démontrant qu'à de longues souffrances la Providence a des trésors qu'elle finit par dispenser”.<sup>2</sup>

Respectons le mystère qui plane sur les derniers jours de Balzac et ne cherchons pas à lever le voile qui dérobe à la curiosité de ses admirateurs la scène suprême sur laquelle s'achève ce „grand et beau drame de coeur”.

Dire ce que doit l'oeuvre à cette passion de dix-sept années n'est-ce point rappeler ce que dut à la domination d'un sentiment

1. *Lettres*. II. 20. Il. parle ailleurs (II. 97) de ce „désir effréné d'amour que ne pourra satisfaire le temps”.

2. *Lettres*. II. 446.

„exclusif” une personnalité éminemment diverse et mêlée, ce „kaléidoscope” vivant, qu’il se piquait d’être? „Je renferme dans mes deux pieds cinq pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles; et ceux qui me croient vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inappliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, mal appris, impoli, quinteux, inégal d’humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai; celui qui dira que je suis poltron n’aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave; enfin, savant ou ignorant, plein de talents ou inepte, rien ne m’étonne plus de moi-même”<sup>1</sup>.

Deux hommes habitent en Balzac: un être de chair, aux appétits impétueux — Jordäens épanoui, ou „sanglier joyeux”, amoureux des franches lippées et des solides mangeailles, proche parent de Frère Jean des Entomeures, dira la „légende” avec ses partis pris d’exagération, ses grossissements puérils ou tendancieux<sup>2</sup> — un être de chaude sensualité, tout de désir et d’imagination païenne, l’amoureux des „Anonymes”, le Balzac aux lèvres sensuelles, qui aspirent la jouissance, du petit buste de Rodin. Et côte à côte, doublant cette personnalité rabelaisienne, le Balzac „esprit”, l’amoureux „immatériel” pour qui la femme est une espérance „lointaine”, l’adoration de Dieu par le religieux, cet *Ave Maria* mis sur la cellule du Chartreux qui le fit rester à la Grande-Chartreuse, sous un arceau, pendant dix minutes” écrivait-il à Mme Hańska. Si, ennemi de l’ascétisme, l’„être de chair” laissa les nécessités impérieuses de sa nature exercer, malgré tout, leurs droits, „l’ange”, du moins, pour parler le langage de *Louis Lambert* et de *Séraphita*, s’élança, d’un essor jamais lassé vers cette figure de femme, toujours présente et lointaine en qui, dès la première heure, son imagination éprise „d’absolu” et d’infini s’était complue à incarner *la Femme*. „Ceux qui vous connaissent comme moi, lui écrivait-il douze ans après leur première rencontre, ne devraient aspirer qu’à une

1. „Tout est contraste en moi parce que tout a été contrarié” I. 347.

2. Voir la scène de ripaille à laquelle aurait assisté son ami et éditeur Werdet. Werdet, *Balzac intime*.

chose auprès de vous ; c'est à goûter et aimer de plus en plus votre âme, ne fût-ce que pour devenir meilleurs, en participant à vous et à votre essence éthérée si parfaite. Voilà ma prière, le vœu de ma religion humaine et mon dernier élan vers vous"<sup>1</sup>.

„Ange“, „belle âme“, „étoile“, „madone“, „lumière céleste“, toutes ces expressions qui émaillent les lettres à Mme Hańska, ne sont-elles que formules banales de litanies amoureuses, „clichés“ poétiques et, pour tout dire, littérature? Ou plutôt, traduction par les mots de cette religion mystique qu'exprime, en un lyrisme quasi-céleste, le poème de *Séraphita*?<sup>2</sup>

Balzac dut-il à sa correspondante polonaise une initiation plus profonde à ce „Messianisme“ dont l'auteur de *l'Eglise et le Messie*, Adam Mickiewicz devait professer l'Évangile, au Collège de France, de 1843 à 1844? C'est là une question qui mériterait, à elle seule un examen et fournirait la matière d'un chapitre important aux études balzaciennes. Du moins lui dut-il cet „exhaussement“ de lui-même, cette spiritualisation que favorisait l'éloignement et l'absence, laissant l'imagination du romancier se déployer librement, amplifier, grandir et sublimer à plaisir: elle l'aida à libérer de sa gangue le „beau moi“ qui, dès la vingtième année, au temps des premiers essors, des „premières adorations que lui inspire Madame de Berny, cherche déjà à se dégager. Vantardise, ou pose, cette „virginité monacale“ dont se targue si volontiers Balzac dans ses lettres à l'Étrangère? Non point. Il reste dans la logique du personnage que joue, au naturel, son imagination éprise de „grand“ et de „sublime“, en superposant instinctivement au Balzac *tel qu'il est* le Balzac *tel qu'il veut être*.

„*Séraphita*, c'est nous deux, avouait à Mme Hańska Balzac. Déployons donc nos ailes par un même mouvement. Aimons de la même manière“. *Séraphita*, c'est „le beau moi“ de Balzac, c'est Wilfrid purifié et „régénéré“ par l'amour de la *Femme*, la femme dépouillée de son humanité terrestre, affranchie des

1. *Corresp.* II. 169.

2. „L'amour est à mes yeux le principe de toutes les vertus rapportées à une image de la divinité. L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas, il est inspiré de notre âme“ *Mémoires de deux jeunes mariés*. Conard. 226.

contingences, transfigurée par cette prodigieuse faculté d'illusion qui compose l'essentiel du génie de Balzac.<sup>1</sup>

Faut-il dire toute notre pensée? A lire les lettres qu'écrira Balzac au lendemain de ces entrevues fréquentes qui, à partir de 1846, rapprocheront les deux correspondants, on a l'impression qu'au contact de la réalité „l'idéal” s'est „matérialisé”, rabaissé, et si l'on peut dire, „trivialisé”. Des „coups d'aile”, encore, mais aussi le terre-à-terre de la vie journalière, les puérités, les petits ridicules: l'envers parfois un peu vulgaire du „héros”.

Des auteurs mystiques le voici retombant sur la terre de prose. Séraphita, „l'ange femme”, redevient la soeur de Minna: „ce type le plus vrai de la femme destinée aux oeuvres terrestres, dont le regard pourrait percer les nuées du sanctuaire, mais qu'une pensée à la fois humble et charitable maintient à hauteur d'homme”.

A lire le „roman divin” de Balzac et de l'Etrangère, qui, de par la logique même de la vie, devait s'achever en roman humain, on songe à la définition fameuse que donnait Flaubert du romancier: „Celui là est un grand artiste, à qui les accidents du monde apparaissent comme pour l'emploi d'une illusion à décrire”.

„Idéale,” et lointaine, il fallait qu'une passion hors du commun spiritualisât et transfigurât le génie de Balzac, pour que son imagination, „sublimée”, pût créer ces figures idéales, symbole de l'humanité la plus haute qui s'appellent Eugénie Grandet ou Ursule Mirouet, Marguerite Claës ou Victorine Graslin, Mme de Beauséant ou Mme de Mortsauf, Hénarez ou Lord Grenville. Il fallait que le rayonnement d'une figure idéale créât autour de l'homme cette „atmosphère d'âme trop éthérée” pour que ce peintre des réalités de la vie et des plus brutales, „appliquant sa faculté de rêve à la description d'âmes choisies leur donnât je ne sais quelle fluidité douce, qui communique à certains de ses personnages une existence de songe et leur permet de noter les nuances les plus exquises et les plus rares de la sensibilité humaine”.<sup>2</sup>

1. *Lettres*, I. 134.

2. *Flat*, *Second essai sur Balzac* p. 136.

„Il n'y a rien d'égoïste dans ma vie, écrivait Balzac. Il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments à un être qui ne soit pas moi, autrement je n'ai plus de force". La vie, cette fois encore, ne devait-elle pas, avec sa cruauté „diabolique", se charger d'accumuler sur la route de l'homme déceptions et souffrances afin qu'approfondi et grandi, son génie se trouvât capable d'exprimer, dans toute sa grandeur tragique, cet amour-passion dont les félicités souveraines ont pour rançon la souffrance, le désespoir ou la mort?<sup>1</sup> Mais aussi, multipliant sur ses pas les obstacles et les luttes, ne fallait-il pas qu'elle soumit sa volonté à une „épreuve" de sous les instants pour que, raidi par le malheur, il vécût dans cet état de „tension", seul capable de donner à son cerveau „l'énergie" et „la résistance" qui font le grand créateur?<sup>2</sup>

„Martyre du coeur" — nous en avons dit les grandeurs et les souffrances — „martyre de la tête et des affaires", celui-là, nous le dirons, non moins tragique et, peut-être, plus poignant encore, il fallait ce „triple martyre"<sup>3</sup> pour que, épuré et grandi par les souffrances de l'homme, le génie du romancier se réalisât pleinement en son oeuvre.

(A suivre).

HUBERT GILLOT

1. „Tout Swedenborg est là: souffrir, croire, aimer. Pour bien aimer, ne faut-il pas avoir souffert et ne faut-il pas croire?" *Séraphita*. Ed. Houssiaux. 261.

2. Voir cet aveu caractéristique dans *Lettres*. II. 6.

3. *Corresp.* II. 122.

*A mes amis de Pologne.*

# BALZAC

## d'après sa Correspondance avec l'Etrangère<sup>(1)</sup>

(Suite et Fin.)

— \* —

### II

« Aimer et penser, agir et méditer, écrivait Balzac, déployer toute sa force sur deux grandes choses : le travail et les plus riches émotions de l'âme, que demander de plus ? »

Une vie concentrée, tout entière, sur un double but : l'œuvre immense à créer et la gloire à conquérir, les dettes à payer et la fortune à gagner, une volonté tendue jusqu'aux dernières limites de la résistance humaine et, dans sa lutte contre tout et tous, lutte « infernale », la plus poignante qui fut jamais, soutenue par une grande pensée, réchauffée par le feu d'une passion plus forte que tous les obstacles, tel est le spectacle pathétique qu'évoque, à chacune de ses pages, la correspondance de Balzac avec l'Etrangère.

Un roman d'énergie surhumaine, un roman d'affaires et d'argent, tel est l'envers du « Roman d'amour » de Balzac.

Première « bataille », la « bataille pour Genève ». « Maintenant il faut travailler, et jour et nuit. Quinze jours de bonheur à conquérir à Genève, voilà les paroles que je trouve gravées en dedans de mon front et qui m'ont donné le plus fier courage que j'aie jamais eu. Je crois qu'il arrive plus de sang à mon

---

(1) Voir *La Revue de Pologne*, n° 1, Avril-Juin 1923, pp. 7-34.

cœur, plus d'idées à ma cervelle, plus de force dans mon être à ce penser ! Aussi : je ne doute pas de faire de plus belles choses, animé par ce désir. Pendant un mois donc, travail à outrance ; tout cela pour te voir (1). Te voilà dans toutes mes pensées, dans toutes les lignes que je tracerai, dans tous les moments de ma vie, dans tout mon être, dans mes cheveux qui croissent pour toi ! Il ne va y avoir que toi, le travail, le travail et toi ! » (2).

Balzac vient de conclure avec Mme Béchet un contrat qui l'oblige à livrer les douze volumes in-octavo, dont se compose ce qui s'appelle, à l'époque, les *Etudes de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*; traité laborieux dont la conclusion lui a coûté bien des démarches, bien des dérangements, et qui comporte, il va sans dire, des engagements fixes. « Je travaille nuit et jour pour aller te voir une quinzaine en décembre. Ah ! respirer dans tes cheveux, tenir ta main, te serrer dans mes bras, voilà d'où vient mon courage. J'ai des amis ici qui sont stupéfaits du féroce vouloir que je déploie en ce moment. Ah ! ils ne connaissent pas ma mie, ma douce mie, celle dont la seule image dépouille la douleur de son aiguillon ».

Toute la vie, donc, suspendue à l'achèvement de la première livraison et à la mise en train de la seconde : la vie claustrée d'un « reclus », le « labeur d'un forçat ». « Mon amour chéri, voici près de trois jours que je ne t'ai écrit, et ce serait bien mal si tu n'étais pas mon épouse aimée. Mais les travaux ont été si entraînants, les difficultés sont si grandes ! Pauvre ange, j'aime mieux te dire les douceurs dont mon âme est pleine pour toi que de te raconter mes tribulations. Quant à ma vie, elle est inébranlablement arrêtée comme je te l'ai dit, déjà, je crois. Couché à six heures, après mon dîner, levé à minuit, je suis là, penché sur cette table que tu connais... travaillant jusqu'à midi. Puis viennent les rendez-vous

---

(1) A plusieurs reprises, notamment après les deux premières entrevues, en Suisse, le *vous* imposé par une prudence nécessaire, fait place au *tu*.

(2) *Lettres*, I, 47.

d'affaires, les détails d'existence dont il faut s'occuper ; puis, souvent, à quatre heures, un bain, puis, à cinq heures, le dîner. Et je recommence intrépidement, nageant dans le travail, vivant dans cette robe de chambre blanche, à ceinture de soie, que tu devrais connaître. Il y a des auteurs qui m'écorniflent mon temps, viennent me prendre une heure ou deux ; mais, plus souvent, les inquiétudes, les obligations sont fixes ; les rentrées incertaines » (1).

Difficultés, contre-temps de tout genre redoublent et s'accumulent, entraînant des retards qu'il faut payer à force d'insomnies. Balzac ne dort plus que cinq heures et demie. Pour pouvoir rester huit jours de plus « sous le regard aimé », il travaille dix-sept heures par jour. Pour atteindre au but, il « vend quelques années de sa vie ». « Je ne sais pas si tu te fais une idée de ce que j'ai à faire. Il faut que j'aie achevé l'impression de quatre volumes avant de pouvoir partir, que j'aie atermoyé cinq difficultés, payé huit mille francs, et les quatre volumes font cent feuilles ou cent fois seize pages, à revoir chacune trois ou quatre fois, sans compter les manuscrits ! Eh ! bien, j'y perdrai le sommeil, je risquerai tout, mais tu me verras près de toi, le 26 au plus tard » (2).

Efforts désespérés, que viennent entraver, par surcroît, les « coalitions d'ouvriers », dont Balzac est victime (trois imprimeries sont au travail, pour imprimer ces quatre volumes). « J'ai bien peur de ne pouvoir partir d'ici que le 27. Les dix-sept heures de travail ne suffisent pas.... Aujourd'hui 20, j'ai encore cent pages d'*Eugénie Grandet* à écrire, *Ne touchez pas à la hache* à finir, *la Femme aux yeux rouges* à faire, et il faut au moins dix jours pour tout cela. J'arriverai mort. Hier, mon fauteuil, mon compagnon de veilles, s'est cassé. C'est le second fauteuil que j'ai eu tué sous moi depuis le commencement de la bataille que je livre. »

Dix jours, à peine, le séparent de la date fixée pour le départ. La « Fabrique d'esprit » décuple son labeur, la « furie

---

(1) *Lettres*, I, 50.

(2) *Id.*, I, 77.

balzacienne », la « *furia honoratissima* » atteint son paroxysme. « Je suis bien fatigué, ma plume tient à peine entre mes doigts et aussitôt, cependant, qu'il s'agit de toi, de notre amour, je trouve des forces... Oh ! ma belle, ma chérie, mon adorée, ma chère, chère Eve, je m'impatiente comme une chèvre liée à son piquet, quoique tu n'aimes pas cette phrase. Je voudrais être près de toi ; tu es devenue tyrannique, tu es une idée de tous les instants. Je pense que chaque ligne écrite me rapproche de toi, comme un tour de roue, et alors je puise dans cette espérance un courage infernal ».

Malgré les nuits passées — « voici quarante-huit heures que je ne me suis couché », écrit, le 1<sup>er</sup> décembre, Balzac — ; malgré les forces de création amplifiées par l'impatience — « le désir de te voir, ajoute-t-il, me fait trouver des choses qui d'ordinaire ne me venaient pas. Je corrige plus vite. Tu ne me donnes pas que du courage pour supporter les difficultés de la vie ; tu me donnes encore du talent, de la facilité tout au moins » — ; malgré l'énergie désespérée qu'il prodigue, ce programme imposé par la nécessité de fer n'est point rempli. Ni le corps, ni la tête du « géant » ne sauraient plus supporter ce « travail de chaudière », si puissants que les fasse sa vie de moine.

Le 5 décembre, enfin, un mois plus tard que la date fixée, départ de Balzac pour Genève, où l'attendent, non point la tranquillité et le *farniente* rêvés, mais le travail, le travail ralenti, mais acharné encore. Les retards des imprimeurs l'ont empêché de tenir tous ses engagements. Dix jours, au moins, lui sont encore nécessaires pour terminer les cent pages d'*Eugénie Grandet*, pour finir *Ne touchez pas à la hache*, pour écrire la *Femme aux yeux rouges*. Il travaillera donc dix à douze heures par jour, enfermé dans une chambre éloignée de tout bruit, et, au risque de perdre cinq cents francs par volume et de « commettre une folie », il fera composer à Genève et réimprimer à Paris, sous les yeux d'un ami qui relira les feuilles.

Ainsi fera-t-il encore, à Vienne, en 1835. Quitte à se mettre en « désharmonie complète avec la vie du monde », il déploiera toute sa volonté pour demeurer dans les bornes que le travail impose à ses plaisirs. Fidèle à la « rigueur de son observance et

à sa règle toute monastique », il maintiendra strictement ses douze heures de travail, se couchant à neuf heures, au lieu de six, et se levant à trois heures. « Vous savez depuis longtemps, écrira-t-il à Mme Hanska, en la suppliant d'expliquer à tous ceux qui se disputent sa présence, les raisons de son travail et de le « sauver des dangers » que comportent toutes les attentions dont il est l'objet, vous savez depuis longtemps que je suis comme un soldat sur les champs de bataille, entraîné, emporté, sans autre liberté que celle de me débattre avec les ennemis et les difficultés de ma position » (1).

\*  
\*\*

L'un des « ennemis littéraires » les plus acharnés de Balzac disait : « Le talent, le génie, son incroyable puissance de volonté, je la conçois, j'y crois. Mais où et comment se fabrique-t-il le temps ? »

Une volonté concentrée sur elle-même multiplie, à l'infini, ses forces. Resserrée dans la durée, acculée par les nécessités extérieures à résoudre, dans un minimum de temps, des tâches qui dépassent la puissance de l'activité normale, voire les limites de l'énergie humaine, elle se surpasse et se dépasse ; elle se réalise en « prodiges » et en « miracles ». « Vous prêtez au temps l'élasticité de votre imagination, lui écrit Mme Zulma-Carraud. Vous le pressurez par avance et croyez en obtenir au-delà du possible. »

Cette fois encore, les chiffres, qui, dans la vie de Balzac, jouent le rôle fatidique, ont leur éloquence, et cette éloquence impressionne et, tout ensemble, déconcerte.

« Travaux de lion », « travaux gigantesques », la préparation — « Deux membres de l'Académie des sciences, écrit Balzac, m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix ou douze fois ». — Et, aussi, la composition de la *Recherche de l'Absolu*, qui coûte à Balzac cent nuits, sans parler des travaux d'impression qui lassent vingt ouvriers et lui valent, de leur

---

(1) *Lettres*, I, 251.

part, le surnom de « tueur d'hommes ». A écrire *César Birotteau*, il « enterre » dix-sept journées de vingt heures, « efforts de géant » auxquels il manque succomber. Il compose le *Père Goriot* en quarante jours, pendant lesquels il ne dort pas quatre-vingt heures, exécutant, sans désespérer, des randonnées de quinze journées de dix-huit heures au minimum, ne se « sauvant » de l'épuisement complet qu'en les faisant suivre d'un sommeil de dix-sept heures. *Le Lys dans la vallée*, *Séraphita*, *le Médecin de Campagne*, autant de « gouffres » où il jette « nuits, argent, pensées », travaillant, par exemple, jusqu'à vingt-et-une heures et demie par jour, au moment où il compose le *Livre mystique*, consacrant à la seule *Lettre de Louis Lambert* (1) vingt jours et dix à douze épreuves, restant quarante-deux nuits sans dormir, au moment où il achève le *Lys dans la Vallée*. A la *Perle brisée*, à la *Vieille Fille*, il consacre trente nuits de veille complète. A corriger la *Femme supérieure*, les *Martyrs ignorés*, *Maximilia Doni* et *Gambara*, il passe trente nuits du mois de juillet 1837, pendant lequel il ne croit pas avoir dormi plus de soixante et quelques heures, « travail fou », qui ne lui laisse ni le temps de prendre un bain, ni même de se faire la barbe et lui vaut une « barbe de bouc » à la « Jeune-France », dont il se montre fort honteux, étant, par nature « ennemi de toute affectation ».

Faut-il citer ces « records » dont se vante, avec une légitime fierté, Balzac : la *Messe de l'Athée*, « conçue, écrite, imprimée en une seule nuit », le « tour de force » de Lagny, surtout, qu'il ne peut s'empêcher de traiter de « prodige » et de travail « cyclo-péen » ? Acculé par ses projets de voyage en Russie, à livrer, dans le délai d'un mois (15 mai-10 juin 1843), cinq volumes promis, Balzac va s'installer, vingt jours durant, à Lagny, couchant sur un lit de camp, mangeant dans l'imprimerie, écrivant au milieu de soixante compositeurs qui se sont engagés à lui fournir une feuille par heure. « Je suis engagé d'honneur ; mes deux romans sont commencés, il faut les achever, et ma

---

(1) Il s'agit de ce que Balzac appelle le « vrai texte » de *Louis Lambert*. Voir *Lettres*, I, 266.

fatigue est sans bornes, inquiétante... Oh ! combien j'ai besoin de repos.. Vous seriez effrayée si vous saviez où j'en suis d'épuisement. Je me lève, n'ayant dormi que quatre heures, le visage piqué par les mille lances de l'inquiétude, fiévreux, le corps dans l'état de celui d'un cheval fourbu... L'un de mes pauvres imprimeurs crache le sang, tant il est épuisé de travail physique » (1). Treize jours plus tard : « A la date d'aujourd'hui, je n'ai que trente-deux pages de faites sur le second volume de *David Séchard*, et il me reste à faire dix-neuf feuilles, ou deux cents quatre-vingts pages, pour le terminer... Je ne puis plus me dire fatigué. Je suis passé à l'état de machine à phrases, et je crois que je suis de fer. J'ai fait, en huit jours, le premier volume de *David Séchard* et un volume d'*Esther* et j'ai relu dix fois et dix fois recorrecté celui de *David*... L'inanité de mon cerveau, en contraste avec mon excessif désir de finir ces deux ouvrages, est quelque chose d'affreux. J'ai éprouvé cela souvent, mais jamais dans les circonstances où je me trouve. Et il faut finir ! » (2) Le 7 juillet, enfin, un mois plus tard que ne le prévoyait son programme, bulletin de victoire. Malgré le cerveau fatigué qui n'obéit plus, et « se couche comme un cheval fourbu qui se laisse tuer plutôt que de se lever », malgré la « nature impitoyable qui se cabre » et la « défection de toutes les facultés » épuisées, malgré aussi la mauvaise volonté et l'inertie des ouvriers qu'il ne fait travailler qu'à coup de gratifications, les deux ouvrages sont terminés. Le couronnement, le moment de la récompense approchent. « Ma fatigue dépasse tout ce que vous pouvez imaginer ; je suis un corps presque mort, mais un corps voyageur. Mais, vraiment, sans l'immense et profonde sensation de joie que j'éprouve à tout moment, je fusse tombé bien malade. C'est pour vous que je vis... Adieu, cher ange adoré ; vous vous préoccupez beaucoup de ce que je ressentirai en vous voyant. Otez ces soucis de votre cœur. Les circonstances et ma patience à bout prêteraient à quelque femme que ce fût, quand elle ne serait pas vous, les plus grands charmes.

---

(1) *Lettres*, II, 171.

(2) *Id.*, II, 175-177.

Jamais ce désir n'a été plus vivement excité ; jamais le sort ne s'est acharné à donner du prix au plaisir, comme il le fait pour moi. Vous êtes debout devant moi, à toute heure, et c'est vous qui me donnez en ce moment le peu d'esprit que je trouve dans ce que je fais » (1).

Désastre suprême ! Les deux journaux pour lesquels Balzac vient de réaliser ce « prodige », refusent de le payer. « Il va falloir poursuivre judiciairement et les délais légaux mènent à trois mois. Je suis au désespoir, j'ai les bras et les jambes cassés. »



« Me voici, écrivait Balzac le 12 juin 1836, après une bataille de ce genre, recommençant une lutte horrible : celle des intérêts et des livres à faire. »

Au fur et à mesure que les années s'écoulaient, le poids du rocher de Sisyphe se fait plus lourd. Des intérêts financiers de plus en plus enchevêtrés appellent une production d'année en année plus fiévreuse, un effort de plus en plus haletant, un corps à corps toujours plus éperdu avec cet ennemi impitoyable : le traité souscrit, l'éditeur menaçant, le délai presque toujours dépassé et prescrit.

15 juillet 1834. « Enfin, l'affaire Gosselin est signée ; je suis quitte aujourd'hui de ce cauchemar de bêtise. L'illustre Werdet m'achète une première édition des *Etudes philosophiques* (25 volumes in-douze), en cinq livraisons de chacune cinq volumes, pour paraître de mois en mois — août, septembre, octobre, novembre et décembre —. Vous voyez que pour expédier ceci à Madame Béchet, à qui je dois encore trois livraisons des *Etudes de mœurs*, il faudra avoir le Vésuve dans la cervelle, un torse de bronze, de bonnes plumes, de l'encre à souhait, pas le plus léger *blue devil*, et avoir une constante envie d'aller voir, en janvier, Strasbourg, Cologne, Vienne, Brody, etc., et de s'y battre avec les chasse-neige. Je ne vous parle pas de cette bagatelle que l'on nomme santé, de cette autre bagatelle que l'on appelle *du talent* » (2).

(1) *Lettres*, II, 181-183.

(2) *Id.*, I, 173.

1<sup>er</sup> décembre 1836. « Tout autre que moi serait effrayé de mes obligations de plume. Il faut donner d'ici à trois mois : la *Haute Banque* et la *Femme supérieure* à la *Presse*, *César Birotteau* et les *Artistes* au *Figaro* ; publier ce mois-ci les *Illusions perdues* et le troisième *Dixain* et avoir préparé pour avril les *Mémoires d'une jeune mariée*, sans compter ce que j'ai à faire dans les troisième et quatrième livraisons des *Etudes Philosophiques*. Croyez-moi, l'homme qui achève d'aussi grands travaux, ne descend pas à de mesquins amusements. Voici trois ans que je n'ai pas pris une plumée d'encre sans voir votre nom, car le hasard m'a fait garder une de vos cartes de visite, je l'ai placée dans mon encrier, et vous ne sauriez croire que, depuis ce temps, je ne me suis jamais blasé sur le plaisir enfantin de voir votre nom marié à toutes mes pensées » (1).

Six ans plus tard, 15 novembre 1842 : « Voici mon traité (2) signé. Je suis obligé d'écrire deux romans : Un *Député de Province* et les *Paysans*, ou un autre à mon choix, d'ici au 1<sup>er</sup> mars, et, comme j'en dois encore un à Souverain, il s'ensuit que c'est trois ouvrages qu'il faut que j'écrive. Six volumes en quatre mois ! N'aurais-je pas bien besoin de voyager après ces terribles travaux ?... C'est à avoir une *arachnitis*, autrement dit une inflammation au cerveau » (3).

7 décembre de la même année : « Le 12 de ce mois, dans cinq jours, je vais me remettre à l'ouvrage. Il faut absolument pour ce mois-ci un fragment intitulé : *Madame de la Chanterie*, que je dois au *Musée des Familles*, et qui fait suite aux *Méchanctés d'un Saint*. Il faut terminer les *Physionomies de la Presse parisienne*, un article énorme ; puis finir *Illusions perdues* qui représentent, pour son complément, la valeur (de texte) d'*Albert Savarus*, puis écrire un *Député de Province* » (4).

24 avril 1843 : « Je vous envoie à l'instant cette lettre griffonnée... A compter d'aujourd'hui, je ne peux plus quitter mon

---

(1) *Lettres*, I, 367.

(2) Avec la *Presse*.

(3) *Lettres*, II, 82.

(4) *Id.*, II, 87.

fauteuil, ni mon bureau, car *il faut* écrire cinq volumes sous peine de ne pas pouvoir partir. Je dois travailler jour et nuit. Et, je vous le jure, il y a cinq jours, j'étais comme épuisé par les efforts qu'ont exigés *Dinah Piédefer*, la *Muse du Département*. Accablez-moi de lettres, de détails; que j'en reçoive tous les huit jours. Vous m'aidez à supporter mes travaux et c'est la seule manière de m'y aider, entendez-vous ? Après cela, chère adorée, il n'y a plus qu'à obéir. Si mes bavardages vous font plaisir, vous y gagnerez, car je ne sais pas résister au plaisir de vous répondre et je laisse tout, même une chose attendue à *notre* imprimerie. Or, pensez à ceci : cette lettre fait cinq feuillets de manuscrit, et il faut en écrire quatre cent cinquante d'ici au 1<sup>er</sup> de juin, les corriger six à sept fois ! Jugez si le temps est précieux. *David Séchard* : cent cinquante pages ; *Madame de la Chanterie* : trente-cinq ; la *Nouvelle* : cinquante-cinq ; le *Roman* : cent soixante. Total : quatre cents moins quelques pages. Eh bien, quand j'en ai écrit vingt dans dix-huit heures, j'ai mal au poignet. Dans la fureur de la nécessité, j'en écris trois par heure. C'est ce que fait aussi Dumas. Mais il faut après, ce que ne fait pas Dumas, les corriger, dix ou douze fois. Le mémoire de corrections sur *Dinah Piédefer* s'élève à huit cent onze francs. Enfin, s'il y a un million de lignes dans la *Comédie Humaine*, elles auront coûté, *rien qu'en corrections*, chacune deux francs. Ce sera deux millions de travaux typographiques ! Est-ce effrayant ? Moi, je ne les aurai pas gagnés » (1).

\*  
\*  
\*

A cet effort surhumain d'une volonté et d'un cerveau aux prises avec toutes les affres de la surproduction, ajoutons une lutte non moins âpre avec un adversaire plus difficile à désarmer encore, parce qu'invisible et partout présent : le journalisme hostile, les railleurs, plus encore, les calomniateurs. « Je suis si gros que les journaux en plaisaient, les misérables ! Voilà la France, la belle France ; on s'y moque du malheur

---

(1) *Lettres*, II, 147.

produit par les travaux. Ils se moquent de mon *abdomen*. Soit ! ils n'ont que cela. Ils ne peuvent me trouver ni infamie, ni lâcheté, ni rien de ce qui les déshonore, et, comme me disait Philippon, de la *Caricature* : « Soyez heureux, *tout ce qui ne vit pas de son écriture* admire votre caractère autant que vos ouvrages ». Je lui ai bien serré la main ce jour-là. Il me redonnait de la force » (1).

« Accusation d'ivrognerie et de folie du jeu, « lourdes niaiseries », ou « calomnies atroces », si toutes ces menues vengeances des concurrents ou des jaloux affectent à ce point Balzac, c'est qu'il en redoute l'effet auprès de celle dont l'opinion lui importe, seule : la lointaine et, il faut bien l'avouer, trop influençable et trop crédule Mme Hanska. Pour une fin de non-recevoir qu'elle oppose à ces absurdes vilénies, combien de calomnies sans nom dont elle se fait, non sans acrimonie, l'écho ! « Vous avez bien raison, vous qui connaissez tout l'empire que mes travaux exercent sur ma vie, de laisser tomber dans un abîme sans fond toutes les folies qui se disent sur moi, qu'elles viennent d'une princesse ou d'une bergère. N'est-on pas venu me demander s'il était vrai que j'épousasse une des Elssler, une danseuse ! Moi qui ne puis souffrir rien de ce qui met le pied sur un théâtre ! Ainsi, à Paris, dans la même ville que moi, à deux pas de moi, on dit des choses inouïes de moi. Les uns me peignent comme un monstre de dissolution et de débauche, les autres comme un animal dangereux et méchant (2) auquel on devrait courir sus. Je ne saurais vous dire tout ce que l'on dit. Je suis aussi un grand dissipateur ; tantôt un homme facile, tantôt un homme intraitable. Mais laissons-là ces folies ; c'est bien assez qu'elles pèsent sur moi, ce serait trop de les faire peser sur notre chère correspondance » (3).

Faut-il citer les commérages qui entourent le voyage de Balzac à Pétersbourg ? Cancans stupides qui, du moins, attestent « cette perpétuelle inquisition » qui publie « chaque pas »

---

(1) *Lettres*, I, 194.

(2) « Une espèce de Croquemitaine ». *Lettres*, II, 48.

(3) *Lettres*, I, 379.

qu'il fait, « chaque mot » qu'il prononce. « Ce qu'on a fait d'articles plaisants, de cancanes et de niaiseries ici sur mon voyage, égale presque les commérages de Pétersbourg... On a surtout supposé, chose infiniment flatteuse, que ma plume était nécessaire à l'Empire russe, et que je devais en rapporter des trésors pour prix de ce service... D'autres, plus modestes, ont dit que j'avais fait la conquête d'une Princesse, qu'on m'a nommée, et qui veut m'épouser ; passion malheureuse, à la Liszt, ce dont je me suis trouvé très honoré, vu qu'on suppose que Mon Epaisseur est en état de donner des éblouissements à des princesses ! Il s'ensuit que la célébrité, chère, est une triste chose, qu'on ne peut enjamber la mer du Nord pour se rafraîchir la cervelle, sans qu'on en glose. On a bien dit à Bruxelles, pendant que j'y étais, que j'épousais Mademoiselle de Mérian, de Bâle, qui a quarante ans et quatre-vingt-dix millions et l'embonpoint de ses millions. Un journaliste a dit qu'elle était éprise de moi ; si je m'étais promené au bras d'une femme, on aurait dit que c'était elle » (1).

Après les commérages qui déprécient ou ridiculisent l'homme, ou les insinuations qui s'attaquent à son honneur, — cette histoire à la Sherlock Holmes, par exemple, que relatent dans la *Presse* ces « scorpions » Gay et Girardin (2), — les attaques des amis politiques : les journaux légitimistes, entre autres, qui semblent se donner le mot pour l'accabler et le punir de ne pas lui offrir ses ouvrages « pour rien et par dévouement », « tandis qu'aucun grand seigneur ne veut donner un liard pour la cause ». Accusation d'immoralité portée contre ses écrits, du haut de la Tribune de la Chambre par l' « élite de la France » ; interdiction par la censure du *Livre mystique* ; défense de jouer *Vautrin*, prononcée par Louis-Philippe qui voit une caricature de sa personne dans le personnage tenu par Frédéric et a l' « impudence » de faire offrir à l'auteur des indemnités : cinq mille francs, pour commencer ; étranges propos du premier camérier du pape, Mgr Brutti, ou hostilité déclarée du Sacré-Collège,

---

(1) *Lettres*, II, 213.

(2) Voir *Lettres*, II, 235.

de quelque côté que se tourne l'écrivain, partout les mille sottises de l'ignorance, ou les perfidies de la mauvaise foi, qui agissent avec lui « sans comparaison, comme avec Napoléon, que tout l'équipage du *Northumberland* croyait velu comme un ours et qui les a stupéfaits, quand on a su qu'il se servait d'Eau de Cologne pour sa toilette ». Ajoutons-y la malveillance et l'hostilité tantôt ouverte, tantôt sournoise des critiques, Sainte-Beuve et Janin, entre autres (1), dont il ne saurait oublier les « outrages » sanglants, et ces campagnes de calomnie savamment montées, qui, par exemple, au moment de la publication du *Lys dans la vallée*, l'obligent à descendre dans « l'arène de boue » pour s'y laver des pires accusations et des vilénies les plus sales qui se puissent « ramasser dans le ruisseau » et à écrire, pour le public, en une seule nuit, la défense qui sert de Préface au plus pur des chefs-d'œuvre.

Faut-il plus encore ? Et comment, tout en refusant de prendre parti en des questions qui relèvent de l'intimité la plus sacrée, ne pas mentionner, tout au moins, les accusations que formule trop souvent Balzac contre celle qu'il aime d'un amour profond, touchant, ému, celle qui, parmi l'abandon de tous, seule, se tiendra debout au chevet du moribond : sa mère ? A tant de témoignages émouvants d'une affection filiale, à la fois ingénue et raisonnée, faite de reconnaissance pour son assistance financière, aux mauvais jours, et d'attachement instinctif, comment ne pas opposer, si contradictoires qu'elles paraissent, les « terribles » confidences de Balzac et ses plaintes trop fréquentes sur les difficultés qu'elle lui crée, sur la responsabilité qui lui incombe dans ses malheurs, voire sur les calomnies « qu'elle contribue à répandre sur son compte » ? (2).

Mais, surtout, comment, après avoir assisté, jour par jour, à cette « lutte acharnée des champs de bataille », ne pas admirer l'héroïque énergie de l'« Hercule littéraire » qui, dans les contra-

---

(1) « Tout ce qui tient une plume me *hait* et me persécute... Les journaux qui ont le plus besoin de moi m'exècrent. » L'on sait que Balzac payait de retour, très largement, journalistes et critiques.

(2) *Lettres*, II, 71.

dictions mêmes et dans les oppositions du milieu hostile, puise un « courage de bronze » et trouve dans la « persécution » et l'« injustice » des raisons toujours nouvelles de « se grandir » et de « marcher plus haut » ? Victime d'une « destinée mauvaise », défait, trop souvent, mais jamais vaincu, aux coups les plus furieux du sort, Balzac oppose un indomptable « quand même ! » et « la plus noble des devises » : « Il faut que je triomphe », « Oui, je ne périrai pas. Oui, je triompherai ».

\*  
\*  
\*

Qu'à ces « débauches de cervelle » qui sont comme le régime habituel du « galérien de plume et d'encre », qu'à cette « héroïque et désespérée tension de toutes les facultés » (1), l'organisme violenté répond par des revanches soudaines, c'est là, la rançon inévitable d'une « vie exorbitante » que viendra briser, prématurément, une débâcle tragique. Douée pour la vie luxuriante, avide de « plaisir », de tous les plaisirs, et de jouissance, de toutes les jouissances, la puissante vitalité du « cyclope de travail » s'épuise en « efforts de lion ». Au lieu des « nonchalances » et des « rêveries », les renoncements ; au lieu des exubérantes et fougueuses dépenses de vie, les compressions qu'infligent à ses « bouillonnements » les toutes-puissantes fatalités matérielles.

10 avril 1834: « Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, j'ai été bien malade. Mes travaux de nuit, mes excès, tout cela s'est payé. Je suis tombé dans un anéantissement qui ne m'a permis ni de lire, ni d'écrire, ni d'écouter même un raisonnement suivi : ma faiblesse corporelle équivalait à la faiblesse intellectuelle. Je ne pouvais me remuer. Ce qui m'a le plus effrayé, c'est que, depuis environ deux ans, ces atonies ont été croissantes. D'abord, après un mois de travail, je me suis senti une ou deux heures de faiblesse ; puis, cinq heures, puis un jour. Puis, la faiblesse a été plus intense ; puis elle a duré deux

---

(1) P. Bourget, Balzac et « Le Cousin Pons » dans *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine*. I, 46.

jours, trois jours. Cette fois, elle a été voisine de la mort et voici dix jours que je suis en convalescence » (1). « Plumo-phobie », « encrophobie », qui vont jusqu'à la souffrance, invincibles sommeils qui annoncent le dernier degré de la fatigue cérébrale, « inanité » et inflammation du cerveau, accompagnées, pendant neuf ou dix heures, d'« horribles souffrances », mélancolie, tressaillements continuels des petits nerfs des paupières, inflammation aux yeux, à la gorge, les jours où il outrepassé ses forces, autant d'avertissements que prodigue la nature à son contempteur. Malgré la sobriété de son régime, il lui arrive de perdre le sens de la verticalité. Même dans son lit, il lui semble que sa tête tombe à gauche ou à droite, et, quand il se lève, il se sent emporté par un poids énorme qui serait dans son cerveau. « Je vous certifie que la plus cruelle conviction me gagne. Je n'espère pas pouvoir résister à d'aussi rudes travaux. On est considérablement crevé d'efforts violents dans les arts, les sciences et les lettres, et, dans ce redoublement de travaux qui m'a saisi, poussé que je suis par la nécessité, rien ne me soutient. Du travail, toujours, du travail, des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution » (2).

D'année en année, obsession de plus en plus poignante d'une « catastrophe de santé » où sombreront les énergies morales et physiques du lutteur de lettres. « Si la fatigue de mes facultés d'écrivain continue, je ne sais pas ce que je deviendrai, moi qui ai toujours la misère à domicile. Oui, mon imprudence est telle que personne n'y croirait. Confiant dans cet instrument, dont, à l'étonnement des médecins, je joue comme Batta joue du violoncelle, le cerveau, je n'ai jamais prévu qu'un jour l'archet, les cordes et la basse se briseraient ou se détendraient » (3). « Révolutions nerveuses ou sanguines », coups de sang qui mettent l'écrivain à la mort, au lendemain

---

(1) *Lettres*, I, 148.

(2) *Id.*, I, 269.

(3) *Id.*, II, 128.

des grands ennuis ; fièvre nerveuse, réactions du plexus solaire qui se portent sur les intestins ; jaunisse ; grisonnement et chute des cheveux par poignées, embonpoint croissant qui lui donnent une allure de « vieux bonhomme » dont s'affecte, démesurément, sa coquetterie d'amoureux, autant de symptômes qui dénotent l'usure d'un organisme définitivement fourbu, malgré sa « constitution de fer » et sa « santé de taureau » qui faisaient dire à l'un de ses amis, devenu l'un de ses pires ennemis, Latouche : « Ce qui me plaît en lui, c'est que je commence à croire qu'il les enterrera tous » (1).

Cette fois encore, rien n'égale la soudaineté et la fréquence des « chutes », sinon la rapidité des « redressements » par lesquels une énergie féroce, domptant les défaillances de la « bête », s'acharne à conjurer le désastre imminent. Prescriptions sévères du médecin, le bon Docteur Nacquart, régime alimentaire, hydrothérapie, cure de repos en Touraine où chez les Carraud, que sont ces quelques remèdes, en comparaison de la volonté qui impose au « crâne de fer » la continuation d'un labeur dont dépend une destinée et, secondée par un seul adjuvant efficace : le *café*, réussit à forcer le corps jusque dans ses dernières résistances ? Encore, le « cruel moyen », absorbé « par torrents », finit-il par donner au romancier des crampes d'estomac continuelles et par lui « brûler le sang ». L'intoxication devient, à certains moment, si complète que son visage « prend la couleur du bois » et que l'excès même enlève à l'excitant toute puissance d'action. « J'ai, je crois, écrit Balzac à sa correspondante, fini, comme Mithridate, par user le café. »

---

(1) « Aucune organisation ne saurait fournir à cette constante ébullition et la vôtre, toute exceptionnelle qu'elle soit, y périra. » Mme Zulma Carraud à Balzac, *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> avril 1913, p. 682).

## III

« Je ne suis jaloux que des morts illustres, écrivait Balzac, le 10 mai 1834 : Beethoven, Michel-Ange, Raphaël, Le Poussin, Milton, enfin tout ce qui a été grand et solitaire m'émeut. Tout n'est pas dit de moi encore ; je n'en suis qu'aux petits détails d'une grande œuvre. Quand on a entrepris ce que j'ai à faire, ah ! Madame, permettez-moi de me confier à votre cœur, il est impossible de tomber dans les petites et basses intrigues de ce monde et les sentiments doivent être aussi grands que les œuvres veulent être grandes » (1).

Une ambition très haute et multiple, on l'a dit souvent, soutient le géant dans sa lutte titanique. Ambition littéraire : « En somme, voilà le jeu que je joue : quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier, O' Connel, et je veux être le quatrième. Le premier a vécu la vie de l'Europe, il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple. Moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête ». Mais cette ambition, qui est celle du grand créateur, fier de « faire concurrence à l'état-civil » et d'enfanter tout un monde, n'est, elle-même, qu'un moyen au service d'un but, sinon plus haut, du moins plus vaste et, si l'on peut dire, une étape. Si Balzac attend successivement de chacune de ses œuvres de prédilection, « les fleurs de sa cervelle » : *Séraphita*, *Le Lys*, *César Birotteau*, etc., la gloire qui fera « arriver son nom aux étoiles » et lui assurera le « sceptre », s'il se lève toutes les nuits « avec une volonté plus aiguë que celle de la veille » pour conquérir la royauté littéraire », c'est que cette royauté littéraire, à son tour, lui

---

(1) *Lettres*, I, 157.

permettra d'asseoir cette « royauté intellectuelle », qu'il se sent appelé à exercer en Europe. « Je veux, écrivait-il, dès 1833, gouverner le monde intellectuel en Europe et encore deux ans de patience et de travaux et je marcherai sur toutes les têtes de ceux qui voudraient me lier les mains, retarder mon vol ». L'idée le hante. « Tout me porte à ce qui est grand. J'étouffe dans les plaines, je vis sur les montagnes ! Puis, j'ai tant entrepris ! Nous avons atteint à l'ère de l'intelligence. Les rois matériels, la force brutale s'en vont. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pigalle, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée » (1).

Premier degré du pouvoir : l'Académie, l'Académie qui consacrera sa gloire et lui ouvrira, directement, la carrière politique. Balzac renonce donc à la députation, convaincu par le spectacle de deux séances auxquelles il a assisté, que « la sottise des orateurs, les niaiseries des débats » ne laissent que peu de chance de triompher « d'une semblable et d'une si misérable médiocrité », et qu'il faut renoncer à s'y mêler « autrement qu'en qualité de ministre » (2). Les Académiciens pouvant devenir Pairs, il commencera par « s'ouvrir à coups de canon la porte de l'Académie » et tâchera d'arriver à la Chambre haute et « d'entrer dans le pouvoir par le pouvoir même ».

Qu'il brigue directement la Pairie, ou qu'il y parvienne par la voie de l'Académie, le problème, pour Balzac, est donc d'acquérir le cens qui le rendra éligible aux fonctions publiques et agréable à l'illustre Compagnie. Conclusion : payer ses dettes, puis devenir riche ; s'imposer à l'opinion par sa gloire, oui, et par son œuvre, mais aussi, la force par sa richesse. Et quand, reclus dans sa mansarde de Chaillot, véritable « cachot » malsain, où il lui arrive souvent de rester enfermé plus de vingt jours sans sortir, il s'avance vers sa fenêtre et contemple Paris, en se jurant de le « dominer un jour », il le sait, il ne saurait l'oublier : la question qu'il lui faut d'abord résoudre,

---

(1) *Lettres*, I, 202.

(2) *Id.*, I, 327.

avant de s'élancer vers les honneurs et la puissance, est la plus vulgaire, la plus terre-à-terre de toutes : se « soumettre » Paris, c'est, d'abord, résoudre la question d'argent.

Question vulgaire, certes, avec ses inextricables complications, ses combinaisons incessantes de chiffres, les démarches le plus souvent humiliantes, les menues manœuvres, les petites ruses de diplomatie, les mille et un détails mesquins, dont le récit voisine, dans la correspondance, avec les effusions amoureuses et les rêveries les plus mystiques. *Guerilla* sans trêve ni répit, corps à corps acharnés avec les suppôts de la finance louche et tous les complices inavouables des Gobsek et des Grandet, toute une tactique napoléonienne ravallée à la poursuite d'expédients indignes d'un pareil génie, tout un drame obscur où « le désir d'une haute vie s'ennoblit d'une noble chimère d'amour » (1), où la « révolte contre un destin médiocre » se transforme en une lutte éperdue pour les biens les plus hauts qui puissent solliciter l'effort humain, et, pour toutes ces raisons, singulièrement pathétique et d'une grandeur véritablement épique.

Mirage éternellement fuyant, le rêve d'union prochaine avec la femme aimée ! Mirage, aussi, le rêve de domination intellectuelle et politique qui, en 1834, apparaît à Balzac, imminente, et, avec les années, se reculera dans un avenir toujours plus problématique ! Mirage, enfin, celui-là plus décevant encore, d'une libération totale des dettes sans cesse accrues et de la fortune à gagner ! Tel le cavalier maudit, harcelé par le fantôme des légendes, Balzac, cette fois encore, abusé par son imagination, poursuit d'une course éperdue la chimère aux ailes d'or. « Forçat littéraire » astreint à « tout tirer de son écritoire » et, « comme le balancier de la Monnaie, condamné à être d'acier et de bronze et à frapper, à frapper toujours », il cherche, d'un effort désespéré, à se dégager de l'étreinte perpétuelle et de plus en plus féroce de « sa femme : la nécessité », la fatale, l'inexorable nécessité financière.

---

(1) P. Bourget, *Ibid.*, 45.



Au lieu des fortunes réalisées en imagination, des « désastres ».

1828. Premier désastre, qui laisse l'écrivain dénué de tout et abandonné par sa famille rue Cassini, devant cent mille francs à ses créanciers, à la suite de la liquidation de son imprimerie (1) et n'ayant pas un sou. Total : six mille francs d'intérêt à payer, plus trois mille à gagner pour vivre. En 1830, bref, 100.000 francs de dettes, grossis de 24.000 d'intérêts (2).

1830. Désastre général de la Librairie. Gains : 700 francs d'honoraires pour la *Peau de chagrin*, puis 3.000, quand viennent s'y ajouter les *Contes philosophiques*, plus 1.600 francs à la *Revue de Paris*. Pour 1830, donc, à peine 10.000 francs contre 18.000 nécessaires à l'amortissement des intérêts et à la subsistance de l'écrivain. Total : 132.000 francs de dettes à payer.

1833. Traité Béchét qui lui garantit, pendant trois ans, 10.000 francs de revenus. L'avenir assuré, donc, puisque ces 10.000 francs suffiront à couvrir les 6.200 francs d'intérêt et les 4.000 francs nécessaires pour vivre.

Mais voici se précipiter les désastres et commencer les « petites batailles », 19 octobre 1833, 4.000 francs à payer, à la date du 31, et Balzac n'a littéralement « pas un sou ». « Depuis mon enfance, je n'ai pas encore possédé deux sous, que je puisse regarder comme ma propriété. J'ai toujours triomphé jusqu'à aujourd'hui. Or, il faut que je coure à travers le monde

---

(1) Pour le détail de cette débâcle, voir la *Jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur*, de G. Hanotaux. En même temps que l'histoire de cet épisode décisif de la vie financière de Balzac, nous lui devons la révélation de la *Dilecta* et la connaissance de ses lettres, dont M. Marcel Bouteron, pour qui la vie de Balzac n'a point de secrets, a raconté la découverte dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> décembre 1921 : *Balzac et Mme de Berny*. Nous nous rallions, de tout point, aux conclusions de ces deux maîtres en balzacianisme. Nul doute, qu'à tous égards, l'influence de Mme de Berny n'ait été décisive sur Balzac.

(2) Par suite des emprunts usuraires que contracte Balzac, on le verra plus loin.

d'argent pour me faire ma somme. Je perds mon temps, je bats le pavé. L'un est à la campagne, l'autre hésite ; mes valeurs lui semblent douteuses. J'ai dix mille francs de billets entre les mains, cependant; enfin, demain soir, dernier terme, j'aurai sans doute trouvé. Les deux jours que je perds font un horrible escompte. Je ne te dis ces choses que pour te mettre un peu au courant des difficultés de ma vie. Il y a combat (1) pour l'argent, bataille contre les envieux, luttes perpétuelles avec mes *sujets* (2), luttes physiques, luttes morales, et si je manquais une seule fois à triompher, je serais exactement mort » (3). La somme trouvée, grâce à d'heureux et romanesques hasards, Balzac se « rassied » sur sa « fragile escarpolette », et son imagination recommence à le « bercer ». Restent, pour les jours prochains, dix nouveaux mille francs à payer, qu'il prendra, déclare-t-il gaiement, « dans son encrier ». Le voyage de Genève approche. Il est « sans un sou ». Trahison du libraire ; trahison des imprimeurs. Dénuement complet, aucun ami à qui demander une obole ; nécessité pour entreprendre le voyage, d'emprunter, Balzac ne sait à qui, l'argent de la route. « Dominé par sa pensée », le naufragé attend le bon hasard « sur une planche pourrie ».

Mai 1835, séjour à Vienne. Au retour, situation plus désordonnée que jamais. Deux échéances survenues pendant son absence n'ont pu être couvertes par sa sœur que sur mise en gage de son argenterie. Récapitulation faite, il lui faut un an de travail forcé pour se libérer. Crédit ruiné par les calomnies : Balzac travaille vingt-quatre heures de suite, pour tenir tête à la ruée de ses créanciers et mettre fin « une fois pour toutes », à la question financière qui « l'étrangle ». Décembre 1835, surcroît de malheur ! Un incendie rue du Pot-de-Fer, chez son imprimeur, lui fait perdre trois mille cinq cents francs d'argent et un marché de six mille francs qu'il allait toucher. « Mais que je vous peigne un des mille drames de ma vie d'artiste et de

---

(1) Voir *Lettres*, I, 69, le récit détaillé d'un de ces « combats ».

(2) Il s'agit de « sujets » magnétiques. Voir *Lettres*, I, 264.

(3) *Lettres*, I, 65.

soldat. A mon retour de Vienne (vous savez quels désastres mon absence a causés) (1), il a fallu engager mon argenterie. Je n'ai pas encore pu la retirer. Il faudrait rendre trois mille francs et je n'ai pas trois mille francs. J'en dois au 1<sup>er</sup> — la lettre est du 27 mars — environ huit mille quatre cents. J'ai, pour arriver honorablement jusqu'ici et faire honneur à tout, j'ai (*sic*) usé mes ressources ; tout est épuisé. Je suis comme à Marengo. Il faut que Desaix arrive et que Kellermann charge, et tout est dit. Mais les gens qui viennent me donner seize mille francs contre seize actions de la *Chronique* (2), viennent dîner chez moi. Vous savez que l'on ne prête, que l'on n'a de confiance qu'aux riches. Tout, chez moi, respire l'opulence, l'aisance, la richesse de l'artiste heureux. Si, à dîner, j'ai une argenterie d'emprunt (tout manquera); l'homme qui fait faire l'affaire est un peintre, race observatrice, malicieuse, profonde, comme Henri Monnier, dans son coup d'œil ; il verra le défaut de la cuirasse, devinera le Mont-de-Piété, qu'il connaît mieux que personne. Adieu l'affaire ! Tout mon avenir est dans le dégage- ment de mon argenterie, qui vaut cinq mille francs, ou six mille environ, et qui est engagée pour trois mille. Il faut l'avoir pour demain, ou périr. N'est-ce pas curieux ? Nous sommes le 27, et le 31 mars il faut payer six mille francs et je n'ai pas un liard. Je ne puis demander de l'argent à *personne dans Paris*, car on me croit riche et le prestige tomberait, tout s'évanouirait. L'affaire de la *Chronique* a été due au crédit dont je jouis. J'ai pu parler en maître. Mettez de l'huile sur le feu en vous représentant la fougue continue, l'ardeur d'une âme qui se dévore elle-même, et dites-moi si ce n'est pas un drame ? Il faut être un grand financier, un homme froid, sage, prudent ; il faut !..» (3).

Le « supplice » continue. Tout vient « aviver » la « braise » sur laquelle « dort » le romancier : séjour forcé de cinq jours à la prison de la Garde nationale ; acte judiciaire de son éditeur

---

(1) « Le voyage de Vienne a été la plus insigne folie de ma vie. Il a coûté cinq mille francs et a dérangé mes affaires ». *Lettres*, I, 315.

(2) *La Chronique parisienne*.

(3) *Lettres*, I, 314.

le sommant de lui fournir dans les vingt-quatre heures deux volumes in-octavo et lui demandant cinquante francs par jour de retard. Echéances sur échéances. Balzac ne sait plus « où donner de la tête ». Il déploie « un courage de lion » : « Eteindre le dernier de mes traités en satisfaisant Madame Béchet, et faire un beau livre ! Et j'ai vingt jours ! Et cela se fera ! Les *Héritiers Boirouge* auront été écrits en vingt jours ! Je vous quitte, vous le voyez, plus chagrin, plus persécuté, plus occupé que jamais. J'ai le triste pressentiment que rien ne peut bien finir de tout ceci. La nature humaine a ses limites, la plus forte comme la plus faible, et j'aurai bientôt atteint mes limites. J'ai tout dépassé » (1).

Abandonné par le « Paris intelligent », Balzac est sauvé par le dévouement de son tailleur et les économies d'un pauvre ouvrier, qui ont « plus de foi » en lui que « toutes ces admirations pompeuses et ces gens haut placés ».

Faisant le bilan de sa vie et de ses dettes, le correspondant de Madame Hanska écrit, le 19 juillet 1837 : « Un homme qui n'a que sa plume et qui doit faire face à dix mille francs par an, quand il ne les a pas, est obligé à bien des sacrifices. Ce n'était pas cent trente-deux mille francs que je devais, c'était cent quarante mille, car comment ai-je combattu la nécessité qui me pressait ? Avec un aide de camp, qui peut se comparer au vautour de Prométhée (2), avec les usuriers qui me prenaient neuf, dix, douze, vingt pour cent d'intérêts et qui dévoraient cinquante pour cent de mon temps en démarches, en courses, etc.. Enfin, j'avais signé les traités avec des libraires qui m'avaient avancé de l'argent sur des œuvres à faire, et alors, quand j'ai eu signé le traité Béchet, il a fallu prélever sur les trente mille francs que devaient me donner les douze premiers volumes de *Etudes de mœurs*, dix mille francs pour désintéresser Gosselin et deux autres libraires, Mame, etc.. Ce n'était plus trente mille francs, mais vingt mille seulement, et ces vingt mille se sont réduits à dix mille par la perte que je fais

---

(1) *Lettres*, I, 332.

(2) Son éditeur Werdet.

aujourd'hui des exemplaires qui me représentaient cet argent. L'incendie de la rue du Pot-de-Fer a consumé les volumes que m'avaient rendus Gosselin.

« Ainsi, ma position de 1837 est donc exacte avec les faits, quand elle me donne cent soixante-deux mille francs de dettes, car tout ce que j'ai gagné n'a jamais couvert ma dépense ; et ma dépense de luxe, ce que vous me reprochez quelquefois (1) est produite par deux nécessités. La première : quand un homme travaille comme je le fais, et que son temps vaut vingt francs l'heure ou cinquante francs, il lui faut une voiture, car la voiture est une économie. Puis il lui faut de la lumière la nuit, du café à toute heure, beaucoup de feu. Ce qui constitue une vie *chère*, à Paris. La deuxième : à Paris, ceux qui spéculent sur la littérature n'ont pas d'autre pensée que de la rançonner, et si j'étais resté dans un grenier, je n'aurais rien gagné. C'est ce qui dévore tous les gens (de lettres) de Paris, Karr, Gozlan, etc.. Ils ont besoin, on le sait ; on leur achète cinq cents francs ce qui en vaut trois mille. J'ai donc regardé comme une excellente affaire d'afficher tous les dehors de la fortune pour ne pas être discuté et pouvoir faire mon prix.

« Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes. Si vous n'admirez pas un homme qui, portant le faix d'une dette pareille, écrivant d'une main, se battant de l'autre, *ne commettant jamais de lâcheté*, ne pliant ni sous l'usurier, ni sous le journalisme, n'implorant personne, ni son créancier, ni son ami, n'a pas chancelé dans le pays le plus soupçonneux, le plus égoïste, le plus avare du monde et où l'on ne prête qu'aux riches, que la calomnie a poursuivi, poursuit encore, que l'on dit à Sainte-Pélagie quand il était auprès de vous, à Vienne, vous ne savez rien de ce monde ! » (2).

---

(1) Balzac touche ici un point faible de son existence. On sait ses goûts artistiques et ses dépenses en « Bricabraquie », et tout ce qu'il enterra d'argent dans l'aménagement des Jardies.

(2) *Lettres*, I, 415. Balzac attribue son manque à gagner à l'exploitation des éditeurs, qui spéculent sur ses dettes et aussi à la contre-façon belge, dont il se plaint fréquemment.

Après le désastre de 1837, d'autres désastres. Après la « Bérésina », la « Campagne de France », après la « Campagne de France », « Sainte-Hélène ». « Bulletins » de victoire et « bulletins » de « défaite » se succèdent ; accès de désespoir et de « dégoût » alternent avec les sursauts d'espoir ou les cris de triomphe. « J'ai été offrir à un capitaliste, auquel reviennent des indemnités convenues entre nous pour des ouvrages promis et non faits, une certaine quantité d'exemplaires des *Etudes de mœurs*. Je lui proposais cinq mille francs à terme, pour trois mille écus. Il a tout refusé, même ma signature et un effet, me disant que ma fortune était dans mon talent et que je pouvais mourir. Cette scène est une des plus infâmes que je connaisse. Gobsek n'est rien ; j'ai subi, plus rouge, le contact d'une âme de fer. Quelque jour, je peindrai cela. Je suis allé chez la duchesse (1) pour qu'elle se charge d'une négociation semblable auprès de l'auteur de mon procès, son libraire, qui m'a égorgé. Réussira-t-elle ? Je suis dans les angoisses de l'attente et il faut que j'aie toute la sérénité, le calme nécessaires pour mes énormes travaux (2).

16 octobre 1836. Balzac est contraint de se réfugier à Chaillot, dans l'ancienne mansarde de Jules Sandeau. « Je suis entré, écrit-il, dans la mansarde où je suis, avec la conviction d'y mourir épuisé de travail. J'ignore si je sauverai quelques parties du mobilier auxquelles je tiens, si j'aurai ma bibliothèque ». Pour comble de malheur, faillite de Werdet, son éditeur, qui l'entraîne dans son abîme.

Octobre 1837. Le voilà installé à Sèvres, sous le nom de M. de Surville. Quelques semaines plus tard, en novembre, il déménage « lestement » et vient se cacher à Passy, rue Raynouard, dans le fameux pavillon à deux issues, entre deux rues. Il est à bout de souffle, et de courage, et de santé. Le poids de ses obligations menace de l'entraîner. « Détresse affreuse », accrue par la maladie. « Je ne suis bien ni d'esprit, ni de corps. J'éprouve une lassitude horrible et qui, pour ma tête, n'est pas

---

(1) La Duchesse d'Abrantès, elle-même écrivain.

(2) *Lettres*, I, 62.

sans dangers. Je n'ai plus ni force ni courage. Les obstacles que je suis habitué à vaincre grandissent démesurément et m'épouvantent. Les soucis d'argent deviennent pour moi ce qu'étaient les Furies pour Oreste. Je suis sans soutien, énervé, je suis une négation. Ah ! ces moments-là sont terribles, surtout quand, faute d'argent, je ne puis me secouer par un voyage. Il n'y a pas de plaisirs pour moi, il n'y a que ceux du cœur. C'est la seule chose que l'intelligence n'ait pas encore envahi, c'est la seule chose qu'elle ne puisse remplacer ». — 2 novembre : « J'ai eu d'effroyables tourments dont il m'est impossible de vous écrire un seul mot. Ce serait souffrir deux fois. J'ai été sur le point de manquer de pain, de bougie, de papier. J'ai été traqué comme un lièvre et mieux qu'un lièvre par les huissiers. Je suis seul, abandonné, aux Jardies. Ma mère meurt de chagrin de tout cela. »

Balzac traverse une période de misère aiguë, « misère bouffonne », dont il rougit pour lui-même (1). Repassant, dans son esprit, sa vie écoulée, il n'aperçoit qu'avortements, travail sans résultat ; les années se suivent et passent sans que se rapproche le but rêvé.

1836 : « Ma vie devient par trop celle d'une machine à vapeur. Du travail hier, du travail aujourd'hui ; toujours du travail, peu de résultats. Voici 1836 commencé, j'aurai bientôt trente-sept ans. J'ai encore six mois pendant lesquels j'ai accumulé cinquante mille francs à payer... J'aurai vécu pendant neuf ans au bord d'une table, devant une écritoire. Je n'ai eu que trois distractions, permettez-moi de dire trois bonheurs, mes trois voyages, trois récréations arrachées, volées, dérobées périlleusement au milieu de mes combats, et qui ont laissé

---

(1) *Lettres*, I, 446. « Il m'a fallu plus de diplomatie pour avoir du bois à brûler pour un mois que pour signer quelque traité de paix dans dix ans d'ici entre la France et la puissance que vous voudrez ». « Mes lettres étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir et que je ne voulais pas vous le dire ». I, 527. Voir sur ses budgets mensuels et les prodiges d'économie qu'il impose à sa gouvernante, II, 372, 394, 399.

l'ennemi faire des progrès. Trois haltes pendant lesquelles j'ai respiré ! » (1).

20 janvier 1840 : « (Je n'ai pas) une seule perspective où mes yeux puissent se reposer. Tout est devenu sauvage, âpre, hérissé de précipices. A quarante ans, après quinze années de travaux constants, il est permis de se lasser du travail quand il donne, en résultat, une renommée contestable, une misère réelle, des amitiés sans dévouement et superficielles, des sacrifices perdus, des ennuis croissants, des charges de plus en plus lourdes, aucun plaisir. Il y a des gens qui peignent bien autrement ma vie, mais la voici telle quelle est. J'ai perdu le goût à bien des joies, et il y a bien des plaisirs que je ne conçois plus. Je suis effrayé d'une espèce de vieillesse intérieure qui m'a saisi » (2). Quelques mois plus tard : « J'aurais bien besoin aujourd'hui de voir mes plaies pansées et guéries, de pouvoir vivre, sans soucis, aux Jardies, et de passer doucement mes jours entre le travail et une femme. Mais il paraît que l'histoire de tous les hommes ne sera jamais qu'un roman pour moi. D'abord vingt mille ducats de dettes sont un fardeau sous lequel je dois succomber. Depuis le compte que je faisais à Genève, vous souvenez-vous ? il n'y a rien de changé ; j'ai vécu et j'ai marqué ma place au soleil, voilà tout. Je me suis soutenu à la surface de l'eau, en nageant. Dieu veuille que je n'enfoncé pas ! » (3).

De guerre lasse, Balzac songe à prendre « une de ces sublimes résolutions qui retournent la vie comme un gant ». Il laissera la littérature pour sortir du « cercle » où il se débat. Il s'en ira au Brésil, par exemple, quitte à y « laisser ses os » dans une « entreprise folle », qu'il choisira « à cause de sa folie même » et à périr « si elle ne le fait pas riche ». Il s'établira en Russie et recommencera sa vie dans un pays pour lequel il éprouve la plus vive sympathie. Il se retirera en Touraine, au

---

(1) *Lettres*, I, 292.

(2) *Id.*, I, 524.

(3) *Id.*, 537.

bord de la Loire, caché à tous, abandonnant son grand ouvrage...

Mais si, acculé à l'abîme par la « froide logique du coffre-fort », « n'ayant, écrit-il, comme Médée, que *moi* contre tout », il lui arrive de maudire la vie, si même, saisi par le « vertige du malheur », il en vient à envisager la solution de désespoir et à penser au suicide, ce sont là abdications momentanées d'une personnalité qui trouve en sa robuste santé, mais aussi dans les suggestions de l'imagination, assez de ressort pour se redresser virilement, et dans son orgueil, dans son sentiment du devoir envers elle-même et de ses responsabilités à l'égard des siens et d'autrui, trop de raisons de ne pas faillir à sa tâche et de ne point s'avouer vaincue. « Il faut toujours travailler sous peine de périr et je n'ai pas le droit de périr. Ma mort tuerait trop de monde » (1). « Je suis abattu, mais non sans courage ; ce que Boulanger (2) a su peindre et dont je suis content, c'est la persistance à la Coligny, à la Pierre-le-Grand, qui est la base de mon caractère ; l'intrépide foi dans l'avenir ».

Faut-il rappeler ces spéculations sans trêve dont se grise l'imagination de Balzac, mirages éphémères, trésors prestigieux aussitôt évanouis qu'entrevus, ces contrats mirifiques (3) qui libéreront, définitivement, l'écrivain de ses angoisses financières et assureront tout loisir à sa production ? Engouements pour les éditeurs qui se disputent ses œuvres : Werdet, Gosselin, Mame, Souverain, d'autres encore : les sauveurs attendus en qui Balzac croit découvrir des amis tout dévoués à ses intérêts, puis désaf-

---

(1) Balzac, comme l'on sait, était débiteur d'une forte créance à sa mère. Il soutenait son frère Henri, dont la vie ne fut que déboires, insuccès et mésaventures de tout genre. A différentes reprises, il secourut sa sœur Laure mariée à un ingénieur très intelligent, dont les circonstances ne favorisèrent pas toujours les travaux et les projets. Ces soucis et ces chagrins de famille ajoutaient leur poids à toutes les préoccupations qui accablaient Balzac.

(2) Il s'agit de son portrait peint par Boulanger.

(3) Voir l'histoire typique du traité Lecou. *Lettres*, II, 241-249. Pour le détail des spéculations balzaciennes, voir l'ouvrage si documenté de M. Le Breton. *Balzac, l'homme et l'œuvre*, réédition, 1922.

fection soudaine, impatience des engagements qui lient l'écrivain à des délais fixes et à une production régulière, mécontentement croissant, refroidissement, et, finalement, brouille, la liste serait trop longue de ces vicissitudes qui tiennent une si grande place dans la vie du travailleur et se soldent, régulièrement, par des pertes de temps et d'argent, qu'accompagnent mille aggravations : procès enchevêtrés, dédits onéreux, journées entières « mangées » par les démarches auprès des avocats, et des hommes d'affaires, préparation des dossiers, que Balzac, juriste retors et capable d'en remonter aux hommes de métier, prend soin de rassembler lui-même et excelle à exploiter. Et toujours, à travers ces dédales financiers, ce fil d'Ariane qui ne se brise jamais : l'espoir, parfois obscurci, toujours renaissant, du jour prochain qui lui apportera, en même temps que la liberté et l'indépendance, le prestige et les avantages de la richesse, toutes les féeries attirantes de la « Terre promise », toute la « folie de l'espérance ».

30 juillet 1835 : « Récapitulation faite, il me faut un an de travail et beaucoup de bonheur dans mes travaux pour que je sois entièrement libre et libéré. »

Octobre 1835 : « Je ne puis pas respirer l'air de la liberté, me sentir sans chaînes, c'est-à-dire sans dettes, avant avril, mai ou juin ».

12 février 1837 : « Je vais maintenant m'occuper des treize derniers volumes des *Etudes de mœurs* et j'espère avoir fini en 1840. »

Novembre 1842 : « J'ai encore pour sept ans de travaux qui me clouent dans le silence du cabinet ».

7 avril 1843 : « D'ici en trois ans, en restant dans la voie où je suis, j'aurai tout payé; mais j'ai la conviction d'être (devenu) un vieillard (alors) et je ne le veux pas ».

5 août 1846 : « Si je suis avec vous cet hiver, à compter de septembre, je travaillerai à trois ouvrages : les *Petits Bourgeois*, le *Théâtre comme il est* et le *Député d'Arcis*, qui, d'après mon estimation, valent, l'un dans l'autre, quarante mille francs. Ainsi, vous voyez que non seulement mes dettes seront payées,

mais que j'aurai même de l'argent de reste à la fin de l'hiver » (1).

Les luttes forcenées de l'écrivain sur les « champs de bataille intellectuels » touchent à leur terme. L'« œuvre écrite avec son sang » a porté ses fruits, mais, hélas ! sans lui assurer, encore, la libération définitive.

15 mars 1850, au lendemain de son mariage : « Malgré tous nos efforts, nous avons encore quelques dettes ; aussi je vais être obligé de travailler encore d'arrache-pied ; mais nous avons la certitude qu'en 1852, au plus tard, notre ménage aura du moins l'aisance » (2).

\*  
\* \*  
\*

« Je suis, écrivait Balzac, le Juif-Errant de la pensée, toujours marchant, sans repos, sans jouissances de cœur, sans rien que ce que me livre un souvenir à la fois riche et pauvre, sans rien que ce que j'arrache à l'avenir ; je mendie l'avenir, je lui tends la main. Il me jette non pas une obole, mais un sourire qui veut dire *demain* ».

Si Balzac, à toutes les pages de ce pathétique roman d'amour, proclame la faillite de sa vie, c'est que, né pour les joies du cœur, jeté par les circonstances dans une « horrible lutte avec le malheur », il sent que sa destinée lui échappe et que trop tard se lèvera, pour lui, le jour de la récompense. « Qu'est-ce que cette tête-là ? s'écriait avec effroi une somnambule qu'il avait consultée chez le magnétiseur Dupotet. *C'est un monde, cela me fait peur* ». « Elle n'avait pas regardé au cœur, ajoute Balzac, elle avait été, dit-elle, éblouie par la tête. Mais, depuis

---

(1) *Correspondance*, II, 272.

(2) *Id.*, 444. Sur le conseil pressant de Balzac, Mme Hanska avait abandonné sa fortune à sa fille, ne se réservant qu'une rente. Elle n'apportait donc pas la sécurité du lendemain au romancier, qui avait toujours témoigné la plus grande répugnance à traiter avec elle cette « odieuse question d'argent ». L'achat et l'aménagement de la maison de la rue Fortunée, qu'il avait, comme l'on sait, transformée en un véritable musée d'art, n'avaient pas été sans retarder sa libération.

que j'existe, ma vie est cependant dominée par le cœur, et c'est un secret que je cache avec soin ; je ne vous ai pas laissé voir tout, à vous, la bien-aimée et la seule aimée. Depuis que je me suis senti un cœur, j'ai été dominé par un désir, celui de rencontrer un sentiment aussi vif que celui que je me sens dans l'âme ; c'est le rêve de ma vie, et je comprends tellement les douceurs de cet échange, l'étendue de ces plaisirs secrets, de cette entente parfaite, ils se sont tant poétisés, que je cache mon programme. Il y a tant de jouissances pour moi dans une jouissance ! Si vous saviez comme elles sont longues, rêveuses, combien est profond le sillon qu'elles laissent dans mon âme ! Vous n'imaginerez cela que longtemps après avoir vécu près de moi. Le parfum de votre papier, qui ne s'exhale pas tout entier, malgré la distance, me tient des heures entières ; c'est un esquif chargé de souvenirs et qui me mène loin ! Il y a des détails, des choses auxquelles vous ne pensez pas et qui me font vivre des demi-nuits, quand je ne trouve pas le sujet que je cherche. Je revois le sentier de Diodati (1), ou les cailloux de l'allée du milieu du jardin de la maison Mirabaud, où nous nous promenions, ou un certain accent, une certaine pression de mains presque enfantine, en regardant les gravures. Et bien d'autres (choses) qui me font pâlir ! Comme tout pâlit dans ma vie quand les souvenirs se montrent ! J'ai tout mis sur votre belle tête et sur votre cœur, car il n'y a qu'un amour dans la vie ! Les hommes ont et doivent avoir des distractions ; mais l'amour, qui satisfait tout, la vanité, le plaisir, l'orgueil, qui donne le bonheur du ménage et la sécurité de l'âme, l'amour qui est l'étoffe de la vie, il n'y en a qu'un... Si je veux la tranquillité sous le rapport de la fortune, c'est une suite de déductions de mes espérances. Là est le secret de mon épouvantable activité... Ah ! si votre cœur est intelligent, combien il doit battre en voyant ces ouvrages se succéder coup sur coup et les effets d'une activité de jeune homme. « J'aime trop, il

---

(1) La villa Diodati, habitée par Byron et la maison Mirabad, à Genève, tiennent la première place dans les souvenirs de Balzac. La vie telle qu'il l'eut rêvée, répète-t-il volontiers, c'était Diodati.

m'arrivera malheur ! » est un mot que je me dis à moi-même. Il y a des heures pleines de vous qui sont pour moi comme des abîmes ; j'en reviens épuisé » (1).

Si la gloire achetée aux dépens du seul bonheur que rêvait Balzac : une vie calme et recueillie dans la jouissance d'une affection définitive et complète, ne fut jamais, à ses yeux, « une compensation à toutes ses privations et à toutes ses souffrances » ; s'il faisait profession de dédaigner cette gloire qui ne brille que « sur les tombeaux », du moins ce renoncement involontaire et jamais accepté, ce « triple martyr » de l'homme : « martyr du cœur, martyr de la tête et des affaires » devait-il profiter à l'œuvre et lui donner cette large portée *humaine*, cet accent d'humanité *vécue* qui appartient en propre aux créations conçues et enfantées dans la douleur, et comme pétries de la chair et du sang de leur auteur. « Il est, confiait-il à Mme Hanska, dans la lettre qui ouvre la correspondance avec l'Etrangère, il est des œuvres où j'aime à être moi ; mais vous les devinerez, car ce sont celles où le cœur a parlé. Ma destinée est de peindre le bonheur que sentent les autres et de le désirer complet, sans le rencontrer. Il n'y a que ceux qui souffrent qui puissent peindre la joie, parce que l'on exprime mieux ce que l'on conçoit que ce que l'on éprouve » (2).

Il était nécessaire, en effet, que le hasard de la destinée condamnât Balzac à désirer sans cesse un objet absent et lointain, pour que, exaspérés par cette « contrainte » même, ses sentiments se trouvassent amplifiés à l'excès et portés à leur « paroxysme », pour que, par une incessante « transposition » d'énergie, leur force accumulée se dépensât en « créations » idéales. Si vivre, c'est pour l'homme, se dépenser plus ou moins complètement, et user plus ou moins vite ses énergies — « tuer les sentiments pour vivre vieux, ou mourir jeune, en acceptant le martyr des passions, avait écrit l'auteur de la *Peau de chagrin*, voilà notre arrêt » — l'abstinence et le renoncement, en face de la vie, étaient la condition qu'au prix d'un « martyr »

---

(1) *Lettres*, II, 101.

(2) *Id.*, I, 4.

incessant, devait réaliser Balzac, pour que ses facultés créatives pussent se déployer et s'exercer en toute leur puissance : à *imaginer* la vie, l'écrivain employa l'énergie que, placé dans des conditions plus propices par les circonstances extérieures, *l'homme* eût dépensée à *vivre* sa vie, conformément au rêve de bonheur dont le poursuivait l'obsession. Son œuvre, c'est, projetée hors de lui-même, dans le domaine de la fiction et de la réalité *idéale*, la vie grandiose, passionnée, *unique*, qu'il eût voulu vivre. « Le hasard, écrivait-il, m'a contraint à écrire mes désirs, au lieu de les satisfaire ».

Il y a plus : nul doute que cette concentration de tout l'être sur une grande pensée toujours reculée et toujours lointaine, claquemurant l'écrivain « dans le monde moral », n'ait influencé, de façon décisive, la création balzacienne, en donnant au génie du romancier cette lucidité de vision qui, devant son regard intérieur, fait saillir êtres et choses avec la puissance de relief et l'intensité de vie qu'ils accusent dans la vie même. Nul doute que « cette vie atroce qui demande son pain de tous les jours à l'encrier et qui vit de sa cervelle », entraînant le resserrement continu d'une nature exubérante sur elle-même, n'ait donné à son cerveau ce pouvoir de vision surnaturelle qui confine à l'hallucination (1) et, amplifiant, grossissant la réalité, prête aux protagonistes de la *Comédie Humaine* : Goriot, Grandet, Vautrin, Hulot, Balthazar Claës, des proportions plus grandes que nature, les élève au rang de personnages « excessifs », leur confère la valeur de « types » et de « symboles ».

A revivre ainsi l'histoire du labeur et des veilles du grand visionnaire, l'on croit voir surgir le Balzac au regard perdu dans l'ombre des orbites et comme tourné vers le dedans, qu'en une divination fameuse, sut évoquer Rodine, le plus apparenté de tous les génies. La nuit de travail « infernal » s'achève. Sortant de cet état d'hallucination où son cerveau enfantait des mondes, le géant, au masque chaotique, aux traits heurtés, lentement s'éveille et reprend conscience de la réalité. Sur son

---

(1) Dès 1833, Balzac écrivait à Mme Carraud : « Je vous assure que je vis dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, pétillent dans ma tête à me rendre fou. *Correspondance*, I, 236.

visage — tel le Penseur éternel, contemplant du haut de la Porte de l'Enfer le tourbillon humain — se reflète encore l'angoisse du spectacle infernal que, devant les yeux du voyant, faisait surgir, tout à l'heure, l'imagination surexcitée. Se dégageant péniblement de la matière pesante où l'emprisonne son corps, l'être intérieur, d'un effort douloureux, aspire à la lumière...

« Plus une âme est pleine d'amour et resserrée physiquement, écrivait Balzac, et mieux elle jaillit vers les cieux. C'est là un des secrets de la cellule et de la solitude ». A ces « exaltations qui n'arrivent qu'aux dépens de la vie », nous devons ces « jaillissements » qui s'appellent *Séraphita*, la *Recherche de l'Absolu*, *Eugénie Grandet*, à cette « claustration » contre nature, à cette « vie des Pères du Désert », cette fécondité d'invention, cette « rapidité » d'exécution, cette « facilité » (1), cette puissance décuplée qui non seulement permirent à un cerveau surchauffé de projeter, comme d'un seul jet, hors de lui-même, une abondance d'œuvres, mais lui faisaient entrevoir, comme en une illumination soudaine, tout un monde de sujets à traiter, toute une foule de personnages qui, préformés, aspiraient à l'être et n'attendaient, si l'on ose dire, que leur tour pour naître à la vie. « Force de la nature », force élémentaire, que les circonstances extérieures compriment et refoulent sur elle-même, Balzac ne crée point son œuvre : elle *se crée* de par une nécessité intérieure qui échappe à sa volonté consciente et s'impose souverainement à son génie : si l'on peut dire, *il est créé*.

Faut-il, en regard de ses « bulletins de défaite », citer ses bulletins de victoire ?

Août 1835 : « Réfléchissez à ceci : Walter Scott écrivait deux romans par an et passait pour avoir du bonheur dans son travail ; il étonnait l'Angleterre. Cette année, j'aurai produit : 1° le *Père Goriot* ; 2° *Le Lys dans la vallée* ; 3° les *Mémoires d'une jeune mariée* ; 4° *César Birotteau*. J'aurai fait

---

(1) « Le désir de te voir me fait trouver des choses qui d'ordinaire ne me venaient pas. Je corrige plus vite. Tu ne me donnes pas que du courage pour supporter les difficultés de la vie, tu me donnes encore du talent, de la facilité tout au moins. » 1<sup>er</sup> décembre 1833.

trois livraisons d'*Etudes de mœurs* à Mme Béchet et trois livraisons d'*Etudes Philosophiques* à Werdet. Enfin, j'aurai achevé le troisième *Dixain* et *Séraphita*. Mais aussi serai-je vivant ou avec ma raison, en l'an 1836 ? J'en doute. Parfois il me semble que mon cerveau s'enflamme. Je mourrai sur la brèche de l'intelligence ».

Août 1842 : « Outre *Quinola* — cette grande bataille perdue, avec mille calomnies sur ma tête, de plus — j'ai écrit cette année : 1° *La Fausse maîtresse* ; 2° *Albert Savarus* ; 3° un quart de volume des *Mémoires de deux (jeunes) mariées* ; 4° mon *Avant-Propos* de la *Comédie humaine* ; 5° un *Début dans la vie* (deux volumes in-octavo) ; 6° un *Ménage de garçon en Province* ; 7° j'ai commencé l'*Ambitieux malgré lui*, deux volumes in-octavo ; 8° il faut que je donne *David Séchard* au *Messenger* ce mois-ci ; 9° j'ai fait les *Méchancetés d'un Saint* dans le *Musée des Familles* ; 10° j'ai fait les *Amours de deux bêtes* pour Hetzel, (pour) les *Animaux peints par eux-mêmes* ; 11° j'ai revu les épreuves de la nouvelle édition de *Louis Lambert* et de *Séraphita* ; 12° j'ai lu et corrigé les épreuves de trois volumes de la *Comédie Humaine* et nous ne sommes qu'en septembre ! J'ai fait quelques travaux commencés, dont je ne vous parle pas, comme les *Frères de la Consolation*, etc. » (1).

Tel est, à n'en juger que par ces quelques chiffres, le bilan d'une existence dont Balzac, aux heures de lassitude extrême, s'acharnait à clamer l'avortement. A ce spectacle d'une intelligence assez puissante « pour faire comparaître en soi l'univers », le hasard devait en ajouter un autre non moins sublime : celui d'une existence réalisant et confirmant de son exemple cette doctrine mystique de la volonté qui fait le fonds de la philosophie théorique et pratique de l'auteur de la *Comédie Humaine* (2). Concentrée sur elle-même, la volonté acquiert une puissance de rayonnement qui dépasse infiniment la puissance

(1) *Lettres*, II, 63.

(2) Voir l'article de J. Pérès : *Le Mysticisme de la volonté chez H. de Balzac*, *Mercure de France*, juillet-août 1908.

de l'homme normal et se traduit par des phénomènes dont Balzac se plaît à noter la fréquence croissante dans sa vie de tous les jours. Séparée de son objet, elle le rejoint à travers l'espace en de mystérieuses simultanités. « Il y a quelque chose de singulier, écrit-il au moment où il compose *Fleur des Pois*, c'est que j'aie combiné cette œuvre, pendant que vous pensiez à l'idée première et durant le chemin que faisait pour venir à moi la lettre où vous me parlez des souffrances qui atteignent les hommes. N'est-ce pas à faire croire que l'espace n'existe pas et que nous avons causé ensemble ? » (1). S'il est convaincu qu'une affinité et une prédestination mystiques lui ont fait deviner et reconnaître, à travers l'inconnu et l'éloignement, « l'âme de son choix », « la créature élue, écrit-il, tout ce qu'il y a de beau et de bon pour moi, comme dit Swedenborg, l'élégance de la maison et tout ce que j'ai pris la liberté d'appeler le « *beau moi* de l'homme », de ce même « système sur les forces humaines » procède, aussi, cette idée que l'âme élue doit vivre « dans l'atmosphère » que lui fait son âme à lui, et qu'il « l'entoure souvent de ses vœux ».

Mysticisme de la volonté, encore, cette croyance au *magnétisme*, cette conviction, dont se targue Balzac, qu'il possède une « puissance magnétique inouïe » et que, soit par une somnambule, soit par lui-même, il peut guérir les personnes qui lui sont chères (2). Chiromancie, cartomancie, il n'est aucune des pratiques extra-naturelles, familières aux cerveaux épris de mystère, qui n'aient prise sur l'imagination surchauffée du romancier et ne jouent leur rôle dans l'existence insolite qui l'isole et lui fait perdre contact avec le monde réel (3). « Je présume, écrit-il à l'Etrangère, que votre long silence vient de votre voyage à Ischl. Cependant, j'ai eu hier de vos nouvelles. Elles n'étaient pas bonnes. A la date du 27 ou 28, vous avez dû être souffrante, tourmentée. Vous voyez Madame de Luchesi Palli. C'est ce que m'a dit une somnambule que j'ai endormie....

---

(1) *Lettres*, I, 275. Voir une autre « correspondance » non moins curieuse : *Revue de Pologne*, p. 14.

(2) *Id.*, I, 152.

(3) Voir, entre autres, sa visite à un cartomancien. *Lettres*, I, 562.

Ces dernières expériences que j'ai faites ici depuis mon retour m'ont décidé à avoir constamment quelques somnambules à moi... Quelle imposante et terrible puissance ! Savoir ce qui se passe dans l'âme des personnes à la plus grande distance ! Savoir ce qu'elles font ! Je tâcherai de vous donner ce pouvoir-là » (1).

« Il me faut, écrivait Balzac, le travail et les créations littéraires pour que je sois maître de moi ». N'est-elle pas étrangement providentielle, encore, la destinée qui, accablant Balzac sous le faix d'un labeur contre lequel sa volonté surmenée ne cesse de s'insurger, lui impose les conditions d'existence les seules capables de *maîtriser* sa nature aux énergies « bouillonnantes » ? Providentielles, aussi, ces dettes dont « l'aiguillon » le stimule sans trêve et condamne « celui qui fut créé pour le plaisir et le sans-souci, pour l'amour et le luxe », à un travail de forçat ? Providentiel, enfin, ce besoin d'argent qui, l'astreignant pour vivre « à trouver cinq cents francs par mois dans son encrier », lui fait écrire *Honorine* en trois jours, en trois jours, aussi, le *Dernier amour*, et le « condamne à toujours créer » ? Et, comme si le martyr du corps était nécessaire pour qu'essore d'autant plus librement l'esprit, il n'est pas jusqu'à ce stimulant dont l'organe cardiaque et le cerveau de Balzac devaient payer si chèrement l'adjuvant : le café, qui, dans le silence des nuits, où, devant l'imagination hallucinée de l'écrivain surgit la vision d'une humanité plus grande que nature, n'aide le génie à sortir de sa gangue et fasse « surgir de sa prison de chair et d'os l'homme intérieur ».

\*  
\*\*

« Quand on fera votre statue, disait à Balzac un de ses amis, il faudra la faire en bronze (2) pour mieux peindre

---

(1) Voir, à la suite, l'« expérience » qu'il propose à M. Hanski. *Lettres*, I, 261. Consulter, encore, à ce propos, l'ouvrage déjà cité de Le Breton (pp. 28-32 de la réédition) et l'article capital de Pérès, mentionné plus haut.

(2) « A un certain degré, ma volonté se coule en bronze ».

l'homme ». Tout en se défendant de s'ennorgueillir jamais « de ce qu'on appelle talent », ni même de sa volonté « qui passe, écrivait-il, pour sœur de celle de Napoléon », Balzac, relatant à sa correspondante l'un des « prodiges de volonté, de persistance créatrice », qui étaient comme la monnaie courante de son labeur journalier, citait avec orgueil le propos d'un de ses familiers qui, « ayant perçu un peu du mouvement intellectuel de sa fournaise », n'avait pu s'empêcher de déclarer que « Napoléon n'avait pas montré tant de vouloir ni tant de courage ».

La « volonté de bronze » a atteint son but. Parvenu au terme de ses efforts, Balzac se retourne en arrière, et embrassant d'un regard apaisé les années de lutte qui absorbèrent sa jeunesse et sa maturité, il se rend cette justice que son sacrifice n'a point été perdu et qu'il n'a point acheté trop cher le bonheur qui maintenant illumine son avenir. « Il ne faut pas être injuste envers la destinée, écrit-il au lendemain de son mariage, à sa sœur, que ses deux filles consolaient, elle aussi, de bien des déboires, tu peux accepter bien des malheurs. C'est comme moi avec Madame Hanska. Le don de son affection m'explique tous mes chagrins, mes ennuis et mes travaux ; je payais par avance au mal le prix d'un pareil trésor ; comme l'a dit Napoléon, tout se paie ici-bas, rien n'est volé. Je trouve même que j'ai payé très peu. Ce n'est rien que vingt-cinq ans de travaux et de luttes pour acquérir un attachement si splendide, si radieux, si complet » (1).

« Martyre du cœur, martyr de l'esprit et des affaires », si la vie « prodigieuse » d'Honoré de Balzac (2), avec ses douleurs et ses joies, ses désastres et ses triomphes, ses luttes incessantes pour l'amour, pour la richesse, pour la gloire, offre l'un des spectacles les plus grandioses et, tout ensemble, les plus pathétiques que connaisse l'histoire de la volonté humaine, au

(1) *Correspondance*, II, 426.

(2) Voir la belle conférence de René Benjamin : La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac (*Revue de l'Alliance Française*, 15 avril 1921).

K.13049



regard du psychologue elle atteste par un illustre exemple ce que peut une énergie soutenue, réchauffée, décuplée par une grande pensée. « Il y a dans mon cœur, écrivait Balzac, une fleur embaumée, précieuse, inconnue, aux plus vives couleurs, qui n'est qu'à nous, que personne ne soupçonne et qui est arrosée des plus douces larmes, caressée par le plus brillant soleil, *l'esprit...* et dont les racines plongent dans tout l'être, qui boivent le plus pur du sang, qui s'attachent aux parois de la cervelle et qui fleurira ma vie jusqu'au dernier moment » (1).



Ранька 9  
Траверс  
Куватра

1714



Pariska g  
Korow  
Austria

1714

**BIBLIOTEKA IBL**

**k**  
**13049**